

LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT :
\$2.00 PAR ANNEE.

AVRIL 1895

ADMINISTRATION :
23 RUE ST. NICOLAS.

SOMMAIRE

LE "SALON" DE 1895, . . .	Mme Dandurand.
NOTES D'UN MONDAIN, . . .	Muscadin.
TROIS MORALISTES, . . .	Gaston Deschamps.
LEURS AMES, . . .	Gyp.
SAVOIR VIVRE, . . .	••
HYGIÈNE, . . .	•••

LA PAGE DES ENFANTS—UN CADEAU, . . .	Lady Marjorie.
CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON, . . .	•••••
LA MODE, . . .	Jeanne.
LA CUISINE, . . .	Tourne-Broche.
LETTRES D'AMBASSADRICES, . . .	Marie Dronsart.
LA SAISON ARTISTIQUE, . . .	Météore.

Le "Salon" de Montreal.

Commençons, voulez-vous? par une petite statistique instructive qui répond à nos curiosités comme patriotes et comme femmes.

1°. Combien d'artistes canadiens-français exposent-ils au Salon de 1895?

2°. Combien de femmes?

3°. J'ai grande envie de poser encore cette question: Nos compatriotes s'intéressent-ils à cette exposition des peintres canadiens? Et dans quelle proportion l'ont-ils visitée?

Pour ne pas vous laisser en suspens, je vais vous dire tout de suite que: La masse de notre population française en est encore, en fait de dispositions artistiques, dans la phase d'une indifférence absolue.

C'est avec amertume qu'on se résigne à un aveu aussi humiliant. Sur la foule qui s'est pressée dans les salons de la galerie des Beaux Arts durant tout le cours du mois de mars, au moins les trois quarts (j'aime mieux exagérer à notre bénéfice) étaient anglais. Ces renseignements sont officiels.

Dans notre société pauvre d'événements, aux plaisirs uniformes et banaux, on pourrait pourtant faire une fête mondaine et printanière de ce concours de peinture. Comme on copie les modes de Paris, on aurait pu se mettre en tête—rien que par chic—d'imiter ces pèlerinages élégants aux

Salons des Champs-Élysées et du Champ-de-Mars, qui sont pour les parisiennes une occasion d'exhiber les toilettes de la saison nouvelle.

En se donnant rendez-vous, *par genre*, dans les salles élégantes de l'*Art Gallery*, où l'on fait de la musique le samedi, nos mondains auraient la chance d'attraper quelques notions sur un art que le plus grand nombre ignore totalement. Leur goût peut-être se laisserait séduire, et en attendant leur œil pourrait commencer cette éducation primaire qui consiste à distinguer une peinture à l'huile d'une aquarelle ou d'un pastel, à connaître les lois essentielles du dessin, et à juger au premier coup-d'œil de la valeur d'une œuvre.

Mais à quoi bon récriminer? Le "Salon" est fermé; nous avons laissé échapper cette occasion de nous instruire; n'en parlons plus .. jusqu'à l'année prochaine au moins.

À la première interrogation:

—Combien de canadiens-français ont-ils contribué à l'Exposition de ce printemps? le catalogue répond:

—Sur quatre-vingt dix-huit exposants, neuf.

2° Combien de femmes:

—Trente-cinq.

—Et sur ce nombre, combien de canadiennes-françaises?

—Pas une seule.

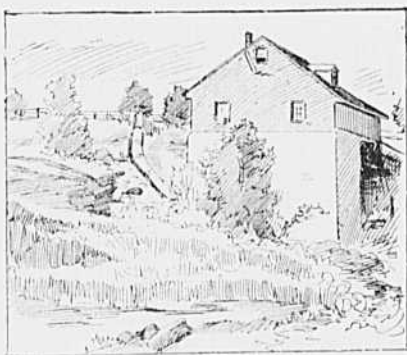
— Pourquoi ?

— Pourquoi !... est-ce qu'on sait ? Je puis bien conjecturer comme vous que nos mères de famille sont, comme disent les anglais, *better engaged*, et que leurs mains laborieuses ont d'autres devoirs que de manier le pinceau.

— Mais celles qui ont des loisirs ? mais les jeunes filles ?...

— Ah ! vous m'en demandez trop, à la fin... Les jeunes filles, les riches mondaines ont probablement de bonnes raisons pour négliger les arts ; mais j'avoue que je ne les devine pas... à moins qu'elles ne préfèrent *l'utile* à ... Non, laissons cela ! Nous chercherions en vain !

Aussi bien il est temps d'arriver au fait. Car je voulais donner un aperçu du "Salon," et vous parler de la place qu'y tiennent nos compatriotes.



PAYSAGE, M. FRANCHÈRE.

Je suis fier de proclamer que dans ce concours de tout ce qu'il y a de peintres dans notre pays, depuis le Pacifique jusqu'à l'Atlantique, ils se distinguent parmi les meilleurs.

Le *Portrait* de Monsieur V. R., par M. Franchère ; le vieux *Rémouleur* de M. St. Charles, et son propre portrait d'une originalité un peu gamine ; un *portrait de femme* de M. Dyonnet ; un *Tunisien* de M. Larose ; une *nature morte* de M. Leduc ; une *Rue de Champigny* (France), de M. Coté, sans parler de sa *Tête de femme*, dont j'ai déjà entretenu mes lecteurs, et un dessin à la plume de M. J. B. Legacé sont des choses que l'on remarque.

Dans la statuaire, sur les trois exposants, M. Hébert est incontestablement le maître. Outre *Un duel*, groupe en bronze représentant la lutte d'un ancien colon canadien contre son terrible ennemi l'Iroquois, on admire son *Bustes d'enfants*.

Pas un duel ceci, mais un duo charmant de deux têtes exquises. Nous avons vu les originaux dans l'atelier de leur père ; l'un pensif devant un livre de gravures, et l'autre, un bambin savoureux avec une tête d'une perfection de modelé idéale, barbotant dans la terre glaise, jouant du marteau, préludant à sa manière au noble métier, et exerçant dans ce foyer de création son naïf instinct de destruction.

On comprend que de tels modèles inspirent à leur heureux propriétaire l'idée d'une reproduction en bronze lui valant un double succès d'auteur.



UN TUNISIEN, M. LAROSE.

Chacun de nos peintres semble posséder un talent différent et d'heureuses dispositions dans des genres variés.

Nous avons déjà fait dans un article précédent, concernant la peinture, un aveu d'incompétence. Est-il besoin de le réitérer avant de risquer l'expression, non pas d'une opinion mais des impressions ressenties devant leurs toiles ?

Sans doute de plus instruits et de plus habiles dans le journalisme français de notre ville se fussent mieux acquittés de la tâche. A leur défaut on voudra bien peut-être se contenter de notre modeste appréciation.

Nous ne prétendons pas admirer sans restriction tout ce que nos compatriotes ont produit. Ce serait leur faire presque autant de tort qu'à soi-même que de les proclamer parfaits quand les grands maîtres eux-mêmes n'échappent pas à la critique.

Au milieu de l'indifférence générale d'ailleurs, je pense que nos pauvres artistes nous pardonne-

facture concise et sobre. Il faut admirer la vérité des détails ; il y a au premier plan une chaise dont le bois vernis brille sous les rayons abaissés d'une lampe à abat-jour ; elle se détache du fond, elle ressort d'une manière qui atteste chez le peintre une connaissance approfondie des lois de la perspective. La tonalité sombre à la Rembrandt attriste pourtant cette scène touchante. Et les personnages qui la composent seraient en droit de reprocher à leur auteur de ne les avoir pas faits assez sympathiques. La composition, qui, je crois, dénote de sérieuses qualités techniques, est molle, comme sentiment ; son *Tunisien*, au contraire a du caractère. Il fut acheté sur place par un des visiteurs de l'Exposition.



RUE DE CHAMPIGNY, M. COTÉ.



MON PORTRAIT, M. ST CHARLES.

raient de dire même du mal d'eux. Les discuter, ce serait tout de même les soumettre à l'attention du public.

Voici donc ce que nous ont inspiré les tableaux de nos amis. Je les prends au hasard, et tels qu'ils se présentent à ma mémoire.

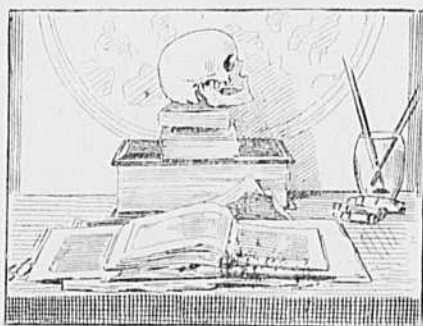
La *Leçon Maternelle*, de M. Larose, est d'une

Mr. Côté a su rendre dans sa composition : *Une rue de Champigny*—étroite et vivement éclairée, entre de hautes et antiques maisons—ce charme un peu triste, comme tout ce qui parle du passé, des vieux bourgs de France plusieurs fois séculaires. Ses *Oies* sont d'un dessin pur et d'un rendu délicat, mais ils ne respirent pas.

Ce n'est pas la vie qui manque au *Rémouleur* de M. St Charles ; c'est le mouvement. Comme caractère, comme exactitude plastique, le type est fort réussi. Quel malheur pourtant que le bonhomme ait arrêté sa meule pour poser devant le peintre ! Car son attitude, naturelle d'ailleurs, ne donne pas l'illusion de l'activité. Son portrait en rapin qui fume dans un décor d'atelier, est d'une audace ingénieuse que je me sens toute prête à lui pardonner—comme on pardonne aux enfants espiègles.

L'œil que ne voile pas la fumée de la cigarette a l'air de railler dans un clignement malicieux. La partie visible du toupet d'un brun-roux, touffu et soyeux, est savamment nuancée par l'amour-propre de l'auteur-propritaire ; la moustache est provocante. En somme, l'artiste laisse voir assez d'une figure crâne et jeune pour plaider en faveur de ce qu'il en cache.

Le *Portrait de M. V. R.*, par M. Franchère, nous l'avons dit, attire particulièrement l'attention. On peut dire qu'il supporte assez honorablement la comparaison avec les admirables portraits que M. Harris expose cette année. Il manque peut-être à notre jeune compatriote cette fermeté, cette hardiesse d'un homme sûr de ses moyens et je ne sais quel brio, quel fini, enfin. Tout cela lui viendra probablement comme à M. Harris avec l'expérience... et les commandes.



NATURE MORTE, M. LEDUC.

M. Leduc, un tout jeune homme, nous dit le catalogue, expose une *Nature Morte* qui nous paraît être d'une technique supérieure. Je me méfie toujours dans mon inexpérience de cette reproduction d'objets inanimés où la difficulté de traduire le double aspect d'une créature vivante n'existe pas. Je sais que le compas peut être, dans ces sortes de compositions, un collaborateur important ; mais il est impossible de ne pas louer ici la finesse du coloris, la lumière qui anime, pour ainsi dire, les objets, — livres aux feuillets jaunis et fripés, verre contenant des pinceaux, gravure posée à plat sur un coin de table et présentée par conséquent en un raccourci savant. Cette lumière intense et ambiante, tombant on ne sait d'où, crée comme une atmosphère autour de ces choses. Elle éclaire d'un reflet éclatant le tapis rouge de la table.

Ce n'est pas possible que cette habile interprétation de la réalité ne soit que l'effet d'un *truc*. Je félicite de confiance l'heureux débutant.

De M. Dyonnet on remarque et l'on admire surtout le *Portrait d'une femme* et celui de M. Sobeski. Nous croyons y reconnaître certaines qualités insurpassées, peut-être même inégalées par aucun autre des exposants.

Le relief, la netteté avec lesquels le buste se détache, la tonalité claire et vraie de la robe jaune avec ses dentelles blanches si habilement chiffonnées, je ne sais quelle supériorité enfin dans l'ensemble dénotent un pinceau puissant et une grande connaissance des procédés plastiques. Plasticien en effet, M. Dyonnet est surtout cela. On le



PORTRAIT DE MASTER W. H. MOLSON, M. DYONNET.

constate à nouveau devant le *portrait de Master W. H. Molson*, d'un faire habile, d'un coloris heureux (la chevelure d'or surtout), mais d'expression nulle.

Un peu d'âme, d'idéalisation, de fantaisie ! Quelque chose qui trahisse la fièvre de la main inspirée, éprise de son travail, manque dans tout cela.

Le réalisme a fait de grands progrès depuis quelques années, et les tempéraments spiritualistes de plus en plus se font rares. De tout temps les tendances littéraires ont trouvé dans l'art de la peinture des écoles correspondantes, des partisans et des émules pour matérialiser sur la toile leurs conceptions. Le Dante eut Giotto, Ménage et

Marivaux Mignard et Watteau. Flaubert, Zola et leurs imitateurs ont encore aujourd'hui leurs sosies qui illustrent au regard du siècle leur littérature et partagent leur vision myope des phénomènes de la nature.

Les jeunes artistes, tout naturellement, suivent la tendance générale qui est de s'attacher avant tout à la forme, de chercher l'effet, de s'appliquer aux détails, d'arracher à la nature des secrets, et si l'on peut dire ses recettes pour la production de certains effets, la combinaison de certaines teintes, tout cela aux dépens de la poésie, de l'intellectualité — comme si l'on ne pouvait, même dans la peinture, servir deux maîtres.

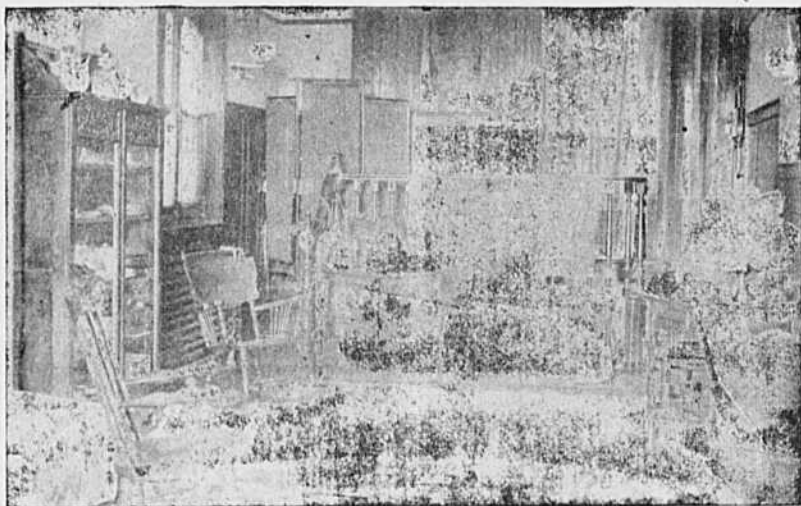
rapellent une légende, racontent une histoire, traduisent un sentiment.

Le *peuple* qui donne à une race sa physionomie propre, le peuple avec ses instincts naïfs, ses aspects pittoresques, ses habitudes, le peuple c'est la poésie elle-même. Et le peuple aime la poésie et les poètes.

Mais pourquoi cette digression ? Revenons bien vite à notre modeste compte-rendu :

Nous ne pouvons le clore sans mentionner le rôle honorable que tient dans l'Exposition de cette année l'élément féminin.

Dans le salon des aquarelles il règne avec éclat. La finesse d'observation, la subtilité du goût et la



ATELIER DE MELLE LIVINGSTON.

La chose est possible pourtant. Il y a des peintres et des sculpteurs poètes que l'obsession de l'idée tourmente au moins autant que le souci de la forme.

Ceux-là seront toujours les favoris, parce que leurs œuvres satisfont le naïf désir du commun des mortels demandant aux arts à la fois du plaisir et de l'émotion. Je ne parle pas de quelques dilettanti et des gens du métier qui se pâment d'aise devant la perfection anatomique d'un bras ou d'un torse. Ce ne sont pas ces spécialistes dont les suffrages élisent à la gloire. La Renommée, mandataire des foules, célèbre le nom de ceux qui leur plaisent. Encore une fois, ceux-là sont les inspirés, les sentimentaux, ceux qui avec leur pinceau

délicatesse de touche qu'on peut sans exagération revendiquer pour notre sexe ont produit ici des choses délicieuses.

Au premier rang se distingue M^{lle} Alice Livingston. Une petite toile, appelée *In early Spring* et signée de son nom, est d'une fraîcheur de ton, d'une joliesse dans la gradation des vertes à faire chanter les oiseaux de bonheur. Ajoutons, pour donner tout de suite à M^{lle} Livingston tous les éloges qu'elle mérite, que ses peintures sur porcelaine sont remarquables. Un service de six tasses, ornées avec des amours imitant les modèles de Sèvres, nous a plu particulièrement par la finesse du dessin, quoique le *bleu de Sèvres* qu'on a tenté de reproduire n'en soit pas réussi.

M^{lle} Whitney de Montréal est une digne émule de la précédente. Les assiettes où elle a peint de gracieuses sylphides drapées de gaze diaphane, ses bols et ses coupes de cristal où d'un pinceau léger elle a tracé des arabesques d'or ténues comme les fils d'une toile d'araignée, ont fait la joie des amateurs délicats.

M^{me} Dignam de Toronto, présidente de l'*Association Artistique Féminine* de la même ville, expose une botte de *gloires du matin*, qui semblent vraiment sortir de leur bain de rosée. Ah, si l'on faisait toujours du naturalisme comme cela, à la bonne heure !



MADAME DIGNAM DE TORONTO.

Le *Grand Ruisseau* (la Malbaie), de M^{lle} Alice Taylor, prouve encore l'aptitude de l'œil féminin à saisir les variétés infinies et l'harmonie des tons, comme la souplesse des doigts de la femme pour copier les grâces subtiles, certains détails exquis d'un paysage agreste.

Nous ne quitterons pas le salon des aquarelles sans mentionner deux esquisses charmantes du jeune Edson, fils du célèbre peintre canadien mort il y a peu de temps. Il faut aussi faire un compliment à M. Charles Moss, dont la composition : *"Mistress Prue"* est le chef-d'œuvre de cette section.

Cette récapitulation rapide est très exclusive, et

ne prétend pas rendre justice à chacun selon ses œuvres. Nous n'en finirions plus s'il fallait décrire tout ce qui a excité notre admiration dans l'Exposition Canadienne.

Les superbes portraits de M. Harris, cependant, ne sauraient être passés sous silence, non plus que les *Marines* et les lumineux paysages de M. O'Brien de Toronto, le Claude Lorrain du Canada. Les ports, les baies de nos provinces maritimes sont les sujets qu'il a traités avec la grandeur sauvage qui leur convient.

Québec, le pays des superbes points de vue, est bien représenté par deux excellents aquarellistes, dont les tableaux attirent les regards. Ce sont Monsieur D. E. Grant, avec une vue du *Lac des Deux Montagnes*, et M. Gregor, avec une marine intitulée : *L'Approche du Port*. Ottawa, fait aussi bonne figure avec Messieurs Brownell, James Wilson et Miss Marion Living.

En somme, pour un pays aussi novice que le nôtre sous le rapport de la culture artistique, la qualité des œuvres exposées était bonne, et dénotait tout au moins chez les concurrents des dispositions rares.

Le "Salon" canadien peut sans désavantage soutenir la comparaison avec celui de certaines villes européennes, hors des pays latins.

Mais pour que cet heureux début ne soit pas stérile, pour qu'un épanouissement normal de ces jeunes talents suive leur brillante éclosion, nous avons quelque chose à faire.

Le Canada existe depuis près de quatre siècles. Après une si longue enfance il devrait peut-être songer à se créer des arts nationaux.

Les gouvernements, les municipalités ont des devoirs sérieux à cet égard. Nous y reviendrons.

M^{me} Dandurand.

N.B.—Il nous arrive de Paris une excellente nouvelle : Notre jeune ami, M. Jobson Paradis de St Jean, a eu neuf de ses dessins sur treize reçus par le jury du Salon de 1895. Sur six mille candidats, 1800 seulement ont été admis à l'honneur d'exposer. On voit par là que le succès de notre compatriote est significatif.

Nous espérons apprendre que d'autres canadiens se trouvent encore cette année parmi les élus de la grande exposition française.

Notes d'un Mondain.

(PENSÉES INTIMES.)

Muscadin psychologue ! Non, on se moquerait !

Je suis pourtant le réceptacle des confidences des deux sexes. Je ne le dis pas par suffisance, car je ne saurais me cacher que ce privilège est l'apanage de mon front d'aspect vénérable, dont les cheveux, retraits en bon ordre, ont reculé les bornes jusqu'au milieu de mon crâne. Je n'insiste pas sur ce douloureux détail.

Enfin, j'ai le physique à la fois rassurant et sympathique d'un homme d'expérience. Voilà pourquoi, j'imagine, les impressions des gens du monde, leurs opinions, leurs doléances, tout cela m'arrive, me pleut dans les oreilles, sans que je fasse rien pour les attirer.

C'est égal, ce sont des *documents*, comme disent les romanciers du jour. Cela m'instruit, et quand je me déciderai d'écrire mon livre,—un livre bourré d'états d'âme—ce ne seront pas les matériaux qui me manqueront.

En attendant, je prends des notes, et j'enfouis dans une cachette, avec un soin jaloux, ces trésors d'expérience que les mondains me jettent ainsi pièce à pièce sans se défier. Je collectionne leurs mots, leurs pensées, comme des timbres frappés d'une effigie locale et intéressante.

Ma collection s'appellera : *Les mémoires d'un mondain*.

Rien ne me déciderait à laisser voir maintenant ces notes intimes à qui que ce soit. D'abord, l'intérêt de mon livre futur en serait diminué, et puis, franchement, il y aurait indiscretion.

Mes petits papiers en effet renferment des secrets qui ne sont pas les miens.

Il y a là des choses toutes palpitantes d'actualité, des commencements de romans dont le dénouement ne s'est pas encore accompli dans la vie de leurs héros.

Des mémoires, ça se publie trente ans après la mort de l'auteur.

Aussi n'aurai-je jamais la joie de me voir imprimé, ni de jouir de l'effet que produiront sur le public mes petites révélations.

C'est égal, ce projet est la joie secrète de ma vie

de célibataire. La rédaction de mes notes est la distraction aimée de mes soirées désertes. J'y pense aussi beaucoup tout le long du jour, et je deviens une espèce d'observateur maniaque, toujours à l'affût des situations psychologiques, des mots typiques, des saillies révélatrices. Je m'en vais dans la rue tout absorbé, rédigeant mentalement le *document* qu'on vient de me livrer.

Pourquoi n'ai-je pas commencé ce travail plus tôt, c'est si amusant ; et puis, aussi, que d'impressions perdues, oubliées depuis des années, faute d'avoir été recueillies en leur temps !

Je donnerai à mon récit une forme originale, brève, concise, dans le genre de Labruyère.

Je ne dis cela qu'à moi-même ; ma prétention paraîtrait risible à ceux qui m'entendraient dire une pareille chose et qui croiraient que je vise à faire un chef-d'œuvre.

On n'est jamais mieux compris que par soi-même.

Voici par exemple Robert Martial, qui vient de me tenir, en revenant de chez M^{lle} Amélie Veyraud, où nous avons passé la soirée ensemble, un singulier discours, un discours qui déconcerte une conviction récemment formée. Il se désole que les jeunes filles ne soient pas à la hauteur de l'esprit de l'époque, qu'elles découragent par leur nullité l'enthousiasme et les aspirations des jeunes hommes qui les voudraient pour femmes.

Or, justement, l'autre après-midi, chez une de mes parentes, comme je prenais le thé à la russe, en compagnie de quelques jeunes personnes, j'entendis une expression d'opinion à peu près semblable sur le compte des jeunes gens. (Je l'ai dit, on ne se défie pas de moi : quand je suis là, on parle comme s'il n'y avait personne, ou qu'un ami.)

Mais alors, quoi ?... Les uns jugent les autres indignes d'eux, et celles-ci témoignent à l'égard de leurs contemporains d'une sévérité pour le moins aussi grande.

Quel étonnant symptôme ! Je ne peux manquer de le consigner dans mes notes.

J'avais cru, moi, sur la foi des lamentations éter-

nelles de ces demoiselles—et je dois l'avouer, avec ma connaissance des défauts de mes congénères—que le malentendu évident qui règne entre la jeunesse des deux sexes, se jugeant (je n'ose dire se méprisant) réciproquement, était imputable à ces derniers.

Me voilà bien intrigué maintenant.

Les deux partis ont-ils tous les deux raison ?

Quel miracle les reconciliera ? Quel événement, quelle révolution haussera l'élément réellement inférieur au diapason de l'autre ?

Car, il n'y a pas à dire, ces pauvres enfants sont faits pour s'entendre. Cet état de chose est anormal.

Je sais bien qu'entre l'homme et la femme il y a une certaine hostilité héréditaire datant du malheur antique de la pomme, au sujet duquel les responsabilités n'ont jamais été nettement définies. Mais cette nouvelle aigreur me semble une aggravation de l'immémoriale rancune.

Il serait curieux d'en démêler les causes. Voyons ; que reproche-t-on à ces pauvres garçons ? Et de quoi ces maraudeurs accusent-ils les chères petites ?

Je le sais bien, moi, qui entends les deux côtés. Les chères petites prétendent que :

1° Les jeunes gens sérieux—ceux que leurs mamans appellent des bons partis—ne fréquentent plus les salons abandonnés aux imberbes.

Le grief n'est guère valable à mon sens, car cette désertion, les inculpés s'en excusent en l'imputant à l'insignifiance des divinités du lieu. Avant d'avoir réussi à prouver le mal fondé d'un tel avancé, ces dames feraient mieux de rengainer ce grief là.

— “ Mais non ! ” me répondait l'autre jour, en frappant du pied ma trop vive cousine à qui je disais quelque chose dans ce sens ; “ mais non, c'est par snobisme que les jeunes gens, dès qu'ils commencent à devenir quelqu'un, cessent d'aller dans le monde.

“ Ils le quittent pour faire comme Un Tel, le *clubbeux*, l'homme à la mode, le roi des bons partis. Notre insignifiance n'a rien à voir dans la retraite de ces fâts.”

— Prouvez cela, mesdames ! prouvez le ! lui ai-je répété en m'éloignant, car ses yeux commençaient à flamber d'une inquiétante façon.

A supposer que les derniers fuyards agissent par snobisme, leurs modèles eux avaient une autre raison pour s'en aller. Et ceux-là, si les plaignantes se disculpent du reproche de les avoir chassés, elles ne se laveront pas de celui de n'avoir pas su les retenir ; 2° qu'ils ont des manières déplorables, qu'ils leur parlent comme à des copains, sans tenir compte des scrupules de leur pudeur ou de leur dignité de femme ; 3° qu'ils ne s'astreignent plus à aucune loi d'étiquette, qu'ils s'attendent à toutes les avances sans rien faire pour mériter des égards.

En voilà peut-être assez !...

Que rétorquent les mauvais sujets ?

Ah ! ils ne sont pas en reste de bons procédés. Ils soutiennent que :

“ Ces demoiselles sont futiles, évaporées (quand ils sont bien seuls ils prononcent quelquefois stupides).”

“ Si on leur manque de respect, c'est qu'elles ne savent l'inspirer, ni par leur conversation frivole, ni par la dignité de leur vie absolument vide.”

* * *

Voilà quelques-uns des allégués des deux parties. La cause reste pendante ; ce n'est pas moi qui la jugerai.

Il arrive pourtant que les antagonistes se joignent, non pas dans ce que je pourrais appeler, si j'étais préjugé, un combat singulier ; ils s'unissent malgré tout et très fréquemment dans le mariage.

Mais alors, chaque fois que cet accident arrive, c'est parce que le garçon a découvert miraculeusement dans le tas des pierres fausses une vraie perle.

Je plains et je méprise les cyniques qui épousent sans cette foi...ou cette illusion. Qu'ils fassent comme moi plutôt. C'est plus honnête !

La jeune fille qui capitule à la même croyance, de sorte que chaque couple nouvellement assorti se croit une paire d'élection, qui, par la loi des affinités, s'est reconnue, rejointe et isolée dans la misère ambiante.

Mais je ne crie pas si vite au prodige !

Il n'y a là que le phénomène ordinaire mais sublime de l'amour ; l'Amour qui chez deux êtres bons et droits élève, épure, ennoblit ; l'amour qui, en entrant dans l'âme, la révèle à elle-même, l'éclaire d'un jour nouveau et lui montre à côté des grandes joies les devoirs de la vie !

Muscadin.

(*A suivre.*)

Trois Moralistes.

Moralistes à leur manière (manière libre que nous ne saurions recommander à nos jeunes lectrices), ces trois écrivains, dont les peintures de mœurs s'appellent des *instantanés* par analogie au procédé rapide de la photographie moderne. Mais il paraît que leurs livres, mirant avec une réalité poignante et sans commentaires les tristes personnages qu'ils ont pris à partie, produisent leur effet de terreur. Les mondains se reconnaissent dans ces portraits dans toute leur nullité, leur imbecilité et leur afféterie ridicule. De plus graves dissertations n'arriveraient pas à les faire réfléchir ; avec le spectacle tout simple et tout cru de leur laideur on espère y arriver. Gaston Deschamps énumère plus bas quelques personnages de *Leurs Ames*, titre d'une ironie cruelle, de Gyp (la comtesse de Martel). J'ai choisi dans ce livre quelques pages typiques pouvant être mises sous les yeux des jeunes personnes qui nous lisent (voir ci après). Elles donnent une idée de la futilité du monde *chic* parisien. —(Météore.)

Si nous n'arrivons pas à connaître très bien les gens du monde, les "cercleux" et les "genreux," ce ne sera pas la faute de Gyp, ni de M. Henri Lavedan, ni de M. Maurice Donnay, sans compter M. Maurice Boniface, dont les ingénieuses et cruelles satires révèlent un observateur fort habile à saisir les ridicules, les tics, les tares et les vilenies.

Il n'y a pas à dire. Les cercles sont en train de baisser dans l'estime publique. Les pontes, jeunes et vieux, se fatiguent. La "haute" pâtit. Le "persil" (pardonnez-moi cette expression) écope. Il semble que, parfois, on entende, dans le vent et l'orage, un chant de désolation et de désespérance : "Nous n'irons plus au Bois, les gardénias sont coupés..."

Comment ? Les voilà, ces jolis messieurs, qui ont si agréables à voir avec leurs redingotes pin-cées, leurs monocles impertinents et leurs gants frais ? Moi qui les croyais si intelligents, si nobles, si généreux ! Ils sont si beaux, si raides, si gourmés, quand ils chevauchent au petit galop, dans l'allée des Bouleaux, ou quand ils dissertent dans le *paddock* de Longchamps ! Au moins, Bourget leur attribuait des amours perverses. C'était toujours quelque chose. Il paraît qu'ils ne sont même plus capables de cet effort. Tous vagues, veules, "claqués." Pas possible, ô psychologues !

Et leurs femmes ? Grâce au moins pour elles ! Ce sont de si jolies petites créatures, si fines, si délicates, si franches du collier, si promptes à se cabrer dans des emballements nerveux ! Lorsqu'elles passent, par les matins de soleil, gentiment chapeautées, corsetées serré, douchées fraîchement, toutes roses de l'ablution récente, embaumant l'air d'iris et de violette russe, je ne dis pas qu'elles évoquent la vision blanche des vierges antiques et qu'elles soient capables d'éveiller dans l'âme des poètes une féerie de rêves étoilés ; mais ce sont bien les plus amusants bijoux que je connaisse, et, somme toute, ce que notre civilisation extravagante a façonné de plus coquet. Bijoux faux, peut-être, qui brillent comme le cuivre en paillettes, à force d'être frottés, usés, amincis... Qu'importe, si, aux facettes de ces bibelots en toc, brille tout de même, de temps en temps, un éclair de beauté !

"Non, pas de grâce, jamais, jamais !" répondent, d'une voix presque inquiétante, les trois juges : Gyp, Lavedan, Donnay.

Et Gyp, sans écouter les cris ni les doléances, prend au hasard, dans le monde où l'on s'amuse, trois ou quatre pantins, autant de poupées, et, en un tour de main, les déshabille.

D'abord, M. de Morières. Grand garçon, brun, mince, très dégagé. Son âge ? Depuis quelques années, il a trente-cinq ans. Fort distingué. Le comble du chic. Cité, tous les matins, dans les notes mondaines des journaux. Impitoyable pour toutes les infractions aux règles de l'élégance. Saisit d'un œil sûr la "grimace" d'une jupe dont la fermeture fait un pli, les chapeaux qui datent, les cheveux trop lisses, les manches trop plates, les pantalons qui "tombent mal," la coupe défectueuse d'un smoking, l'imperceptible détail qui déshonore un cabinet de toilette, enfin tous les péchés qui scandalisent les gens scrupuleux. A voyagé en Perse, parce qu'on lui a dit qu'un voyage en Perse était quelque chose de *select*. Connaît l'adresse des bons couturiers. Aimable, séduisant, un peu raseur. Très occupé : club, cheval, courses, salle d'armes, polo, tennis, patinage, visites. Plein d'aphorismes et de maximes

qui ne valent pas les sentences de La Rochefoucauld. Voici quelques-unes des pensées où se plait cet homme sage :

On ne monte pas en filet ailleurs qu'à la campagne... ça ne se fait pas !

Si un cheval tire avec une bride, on peut lui mettre un *pelam*... ça se fait.

On ne monte pas avec un chapeau melon avant le Grand-Prix... ça ne se fait pas. Après le Grand-Prix, on peut se permettre un marin en paille.

M. d'Argonne. Hypnotisé par le précédent. Peigne ses cheveux et ébouriffe sa moustache comme M. de Morières. Très fier de sa grosse victoria commandée à Londres et de ses deux cobs irlandais. Désolé parce que sa femme ne dépense que douze mille francs par an pour sa toilette et ne porte pas de corset. Une fois, pendant toute une nuit d'insomnie, coupée de cauchemars, il répéta cette lancinante question : "Pourquoi les Treuil emmènent-ils les Vonancourt plutôt que nous en *coach* ?" Et désespérément, le pauvre homme redit à sa femme, l'exquise Christiane : "C'est singulier!... toi qui es si fine... il y a de certaines nuances que tu ne saisis jamais. Je te l'ai déjà dit, tu te fagotes... Je veux que tu arrives à être la femme qui donne le *la*... Je veux que tu sois une petite femme tout à fait chic. Tu as des talons Louis XV. Le chic veut des talons anglais!... Il faut être comme tout le monde..."

Le baron de Treuil. Gentilhomme de haute lignée. Tous ses ancêtres sont allés à toutes les croisades. Lui, il a épousé la brune et altière Agar, fille du comte Salomon. Il touche régulièrement sa pension, tous les mois, aux guichets de son beau-père.

La comte Dupuis. Laid, bête et méchant. Toujours la bouche en cœur, le salut moelleux, l'échine tendue. Spécialement chargé de diriger l'écurie du comte Salomon.

Le banquier Salomon, comte du pape, membre du Jockey, venu d'Allemagne après la guerre. Vilain homme, énorme, rapace, féroce (proche parent du baron Saffre, de l'*Armature*). Sa figure est toute zigzagüée de petites veines rouges qui font ressembler sa peau à l'envers d'une feuille de bégonia. Grosses mains de portefaix, de tripoteur, d'étrangleur. Petits yeux de faune. Entouré

d'amis qui ne cherchent qu'à le "taper," il a des prudences de serpent, et s'esquive, malgré sa corpulence, dès qu'il voit venir l'emprunt sournois.

Mme d'Argonne. Vingt-trois ans. Un amour. Teint éblouissant, dents claires, taille divine, cheveux blonds, très lourds et très doux. Une naïveté de pensionnaire et une gaieté sentimentale de jeune mariée. C'est le personnage sympathique, l'intéressante victime de ce singulier milieu. Rit comme une folle. Saute comme une fillette. Adore les toilettes blanches. Rougit comme un bébé, dès que l'espérance d'un plaisir permis lui monte à la tête. Dédaigneuse du chic au point d'aimer son mari, cette petite femme n'a qu'une idée, qu'un rêve : avoir des enfants.

Et voilà *Leurs Ames* ! C'est, je crois, le meilleur "gyp" que nous ait donné, jusqu'ici, le peintre amusé et amusant de M. Bob et de Mlle Loulou. Ce n'est pas "gyp" dialogué, coupé, haché menu, tailladé en petites bouchées. C'est un récit qui a un commencement, un milieu, presque une fin. Le style en est souple, léger, transparent, docile au contour des objets, exactement ajusté à l'importance des choses, style de femme élégante et drôle, qui fait vite et bien, qui aime ce qui est gracieux et "bon enfant," qui déteste tout ce qui bouffe, tout ce qui gondole, tout ce qui exagère et déforme. Le style de Gyp ressemble à ces corsages-blouses, dont la soie molle indique aux yeux un dessin suffisamment net et laisse à l'imagination une certaine liberté. Beaucoup de personnes préfèrent cette aisance imprécise aux vêtements trop collants, qui ont toujours l'air de craquer, et qui rendent, en tout cas, l'illusion impossible.

Il était facile, en un pareil sujet, de prendre une grosse voix de sibylle, de prédire la fin de Sodome et de tonner contre les orgies de Gomorrhe. On ne se figure pas Gyp sur un trépied. Gyp sait tout dire sans exclamations ni prosopopées, avec une bonne humeur que rien ne décourage. Un peuple a toujours les Jérémies qu'il mérite. Un Jérémie indigné et pleurard nous ferait trop d'honneur. Nous ririons au nez de ce vénérable prophète. Nous dirions à cette vieille barbe, comme le délicieux Costar de M. Henri Lavedan, qu'on "ne nous la fait pas," que nous "ne coupons pas dans ces ponts."

C'est égal... La bonne humeur de Gyp (et ceci démolit toutes les théories littéraires qu'on m'apprenait dans les classes) aboutit à de véritables effets de terreur, qu'Aristote, Longin et Joseph-Victor Le Clerc n'avaient pas prévus. Quoi? Déjà désabusée, incapable de colère, blasée d'émotion, vaccinée contre la colère par le spectacle quotidien de la pleurerie?... Enfin, il faut bien se supporter les uns les autres, à moins de se résigner à vivre tout seul dans la forêt de Bondy... Tout de même, il y a des moments, dans le monde, où l'on doit avoir envie de brandir le "fouet de la satire," et de distribuer, par-ci par-là, quelques fessées.

Les *Marionnettes* de M. Henri Lavedan sont à deux pas du guignol de Gyp. Entrons. C'est un joli spectacle.

Quelques censeurs prétendent que M. Lavedan, à force d'écouter les mêmes hommes et les mêmes femmes, risque de répéter les mêmes propos et de peindre les mêmes "rosseries". Evidemment, le domaine un peu étroit qu'explore obstinément l'auteur du *Nouveau Jeu* n'est plus une terre vierge. Le sublime Costar est dépassé. Les "petits jeunes" le considèrent déjà comme un ancêtre. Quant au vieux Labosse, incliné vers la tombe, fatigué d'avoir tant marché, il pleure les jours révolus, les beautés flétries, la force écoulee, et, d'une plume tremblante, il écrit son testament... Mais les censeurs sont trop sévères pour l'aimable moraliste qui a bien voulu servir de secrétaire à ces messieurs. Est-ce l'effet d'une mélancolie précoce? Il me semble que M. Lavedan se transforme. On dirait que l'état d'âme de la jeunesse contemporaine est, maintenant, ce qui le préoccupe par-dessus tout. Il ausculte, l'oreille au guet et l'angoisse au cœur, ceux qui ont vingt ans. Il devient, comme disait spirituellement M. Emile Faguet, néanioscope. Voilà qui est grave. Lavedan pédagogue! Qui diable aurait jamais cru que cela pût arriver!

Pourtant, il est impossible d'en douter. Dans le dialogue III, intitulé *Livres de classe*, un ami fait à M. et Mme Bauvin une conférence sur la meilleure méthode à suivre pour enseigner l'histoire aux enfants. Et il dit, ma foi, des choses fort justes:

Y pensez-vous bien, voyons? Une petite fille de

neuf ans, un petit garçon de onze! et ce qu'ils nous ont raconté! Toutes les Ingrie, les Carélie, Jean Knox, Jéroboam, Erchinoald, les leudes... Tout le bazar! Ah! Seigneur! Mais c'est à faire jaillir des cheveux de la tête d'un chauve! Eh bien, le voilà le programme des études intelligemment conçu! Les voilà les livres de classe, les sacrés livres de classe!

Non. Je ne vous comprends pas, et je ne peux pas m'empêcher de bouillonner! Ça n'est pas ainsi qu'on apprend quoi que ce soit à des enfants, et surtout à ses enfants. L'histoire, si c'est d'elle qu'il s'agit, demande à être enseignée d'une façon toute spéciale et toute simple à un bonhomme de dix ans. Les personnages doivent lui être présentés en deux mots, en deux coups de pouce et de crayon, de manière à le frapper, à l'amuser et à lui rester à jamais gravés, comme des souvenirs vécus. Il faut lui parler de l'Histoire en lui contant des histoires, lui faire une espèce d'imagerie du passé, de lanterne magique d'autrefois, tourner ça au pittoresque et aux contes de fées... Il apprendra les traités plus tard.

Est-ce que M. Lavedan serait jaloux de Platon, de Montaigne, de MM. Marion et Seignobos, qui enseignent aux étudiants de la Sorbonne la science de l'éducation?

L'auteur des *Marionnettes*, effrayé par les jeunes hommes qu'a produits le petit jeu des nouveaux programmes, auquel s'amuse depuis dix ans une assemblée de réformateurs, a entrepris de montrer, aussi, les dangers où les maris sont exposés par tous ces cours et toutes ces conférences dont les femmes aiment, présentement, à se saturer l'âme. Lisez le dialogue No. 1, où l'on voit un monsieur obligé de coucher ses enfants lui-même, parce que madame est obligée, tous les soirs, de résumer la parole de ses professeurs, et vous serez diverti, inquiété presque par la force croissante du sexe faible.

Les mêmes soucis pédagogiques apparaissent dans le livre de M. Maurice Donnay, intitulé: *Education de prince*.

M. Donnay est un ingénieux humoriste, qui traite maintenant, en une série d'entretiens spirituels, le grand problème de l'instruction et de l'éducation. Il nous apprend comment le professeur René Cercleux instruit et éduque le jeune

prince Alexandre de Styrie, garçon intelligent, très désireux d'apprendre les manières du beau monde et de s'initier au frisson de Paris. Je crois que, dans un demi-siècle, les examinateurs du baccalauréat donneront aux candidats un sujet de dissertation ainsi conçu : " Comparer l'éducation de Gargantua et celle du prince de Styrie. Que pensez-vous de Ponocratès, par rapport à Cercleux ? Esquisser, à ce propos, une histoire sommaire de la pédagogie. "

Voici une leçon sur le " tapage " (l'emprunt). Ici il faut comprendre. Je désespère d'expliquer la chose moi-même ; je cède la parole au professeur :

" D'abord, que doit être le Tapeur, j'entends le Tapeur type, le Tapeur avec un grand T ? Le Tapeur doit avoir un beau nom, bien porté par ses ascendants, ce qui lui facilite des relations. Il doit être toujours très correct, plutôt mis avec recherche, afin d'inspirer confiance et plus aisément faire des dupes ; pour la même raison, faire partie d'un cercle coté. Il est évident qu'être du Franco-Rasta ou des Pieds-Nickelés ne serait pas une recommandation. Il doit être parfaitement au courant de la vie privée, des liaisons, des scandales, des infamies, des vices secrets, des passions honteuses des gens auxquels il peut s'adresser. Il doit connaître tous les cadavres, car autant le Tapeur doit inspirer la confiance par ses relations et la correction de sa tenue, autant il doit inspirer la défiance par sa science parfaite du potin et son adresse à faire des mots cruels. "

Exquis, n'est-ce pas, et tout à fait pratique ?

Passons du grave au doux. Voici une petite leçon dont tout le monde pourra profiter :

" Il y a certaines parties de l'habillement qui ne doivent jamais avoir l'air d'être entièrement dans leur neuf : la cravate est du nombre. C'est pourquoi, lorsqu'elle arrive de chez le chemisier, il faut en cravater un mannequin, pour fatiguer un peu, assouplir l'étoffe, et ensuite l'exposer au soleil et à l'air, pour atténuer, anémier pour ainsi dire les couleurs. De même, la jaquette, la redingote, l'habit ne doivent jamais avoir l'air d'être portés

pour la première fois. Il faut les entraîner chez soi, leur faire faire un petit travail dans l'intimité, en les portant pendant quelques jours une heure ou deux, en marchant, s'asseyant, s'étendant avec... vous saisissez bien ?

D'autres choses, au contraire, doivent toujours sembler neuves : tels sont les pantalons, les gants, le chapeau, le chapeau de soie surtout, qui doit être poli et brillant comme un sabre, selon la belle expression de Paul Bourget..."

Et ainsi de suite. De la théorie, le professeur passe très vite à la pratique. Au cours oral, selon les règles de la bonne pédagogie, succèdent les leçons de choses. Nous pourrions suivre le maître et l'élève chez les rois en exil, les généraux péruviens, les peintres de casino, les médecins d'opéra-bouffe, les avocats " bien connus ", les journalistes sans journal, les romanciers de trottoir et les croupiers de grand chemin qui encombre de leur importance toutes les premières et tous les vernissages. Nous aurions plaisir et profit à entendre, chez ces messieurs, le babil de Suzanne Ortolan, Raymonde Percy et Nini Soif-d'Egards. C'est fou. C'est drôle. C'est un peu raide. C'est très instructif. Il y a là, notamment, un poète ineffable et languide, qui ne peut réciter ses vers " que sur un fond de batiste mauve !..."

On n'est pas plus " fin de globe. " Et ce carnaval des temps nouveaux, comme dit le prince de Styrie, est d'une " putréfaction assez avancée ". C'est du Pétrone allégé, pétillant et agressif comme le champagne des cabinets particuliers, quelque chose de comparable aux *mimes* déliquescents de l'alexandrin Herondas.

Je ne suis pas prophète. Mais je parie que l'abus de ces instantanés charmants et épouvantables va remettre à la mode la littérature bleue et rose. D'ici peu, nous aurons une forte envie de brûler du sucre, de songer aux petits oiseaux, et de parfumer l'air avec de la fleur d'orange.

Gaston Dechamps.

Au Salon de Peintures et Le Bal des Legumes.

LEURS AMES, PAR GYP.

M. d'Argonne ne laissa pas à sa femme le temps de respirer. Il l'entraîna devant *le Chevalier aux fleurs*, et, d'un air courroucé :

— Où vois-tu du soleil dans cette horreur?... moi, je vois du violet et du jaune !... et c'est ça qu'on appelle de la peinture !... et c'est ça que tu trouves un "paquet de soleil" ?... Ah !... il est joli, le soleil !...

Il chercha une formule capable d'exprimer son mépris, et, n'en trouvant pas, déclara simplement :

— C'est-à-dire que c'est à mettre au Champ-de-Mars !...

Christiane allait protester, mais elle vit madame de Givray qui écoutait paisiblement, avec son petit sourire narquois et aimable, toutes ces inepties, et elle pensa :

— Elle ne discute jamais, elle !... j'ai remarqué ça !... quand on peut se tenir, ça vaut bien mieux !...

Voyant que sa femme ne disait rien, M. d'Argonne prit à partie Morières, en qui il flairait un allié.

— Allons, voyons, toi !... qu'est-ce que tu en penses ?... franchement ?...

Le marquis se retourna. Franchement il trouvait cela affreux, mais il n'osait pas l'avouer carrément, pour ne pas déplaire à Christiane.

Il regarda à peine le tableau, et déclara par-dessus l'épaule :

— C'est pas mal !... tu sais bien qu'à présent, sous prétexte de plein air, tous les peintres font bleu ?...

Madame d'Argonne eut un geste d'agacement, mais son malaise était passé. Devant ce beau grand garçon qui disait des lieux communs, elle n'éprouvait plus la moindre gêne. Quelle différence avec celui qui, tout à l'heure, dans la voiture, restait silencieux, la bouche close sous ses moustaches voltigeantes, l'air absorbé et inquiet !

Madame de Givray vit à la figure de Christiane son désappointement. Elle lui dit en riant :

— Hein ?... notre pauvre promenade !...

Oui, c'était une affaire gâchée ! On recommencerait, voilà tout !...

Il y avait du monde. Non pas le monde du vendredi précisément, mais on rencontrait de jolies femmes. Morières s'en étonna :

— C'est singulier !... qu'est-ce qu'elles viennent faire ici, un jour pareil, toutes ces femmes-là ?...

Madame de Givray essaya de faire comprendre à son cousin que le vendredi n'était pas si élégant qu'il se l'imaginait :

— Qui est-ce qui entre ici, en somme, le vendredi ?... les gens qui peuvent payer cinq francs...

ou ceux qui entrent avec des cartes... c'est-à-dire les modèles, les exposants, et tous les gens qui, comptant qu'il faut payer le vernissage dix francs et ensuite chaque vendredi cinq francs, prennent tout bêtement le jour du vernissage une carte de trente francs, qui donne le droit d'entrer tous les jours à toute heure pendant la saison... c'est le système de madame d'Argonne et de moi !...

— Comment ?... — fit Jacques stupéfait — vous dépensez trente francs de Salon ?...

Madame de Givray rectifia :

— Soixante !... trente ici... et trente au Champ-de-Mars !...

— Oh !... — dit M. d'Argonne saisi.

Et Morières appuya :

— Oui... c'est de l'argent qui ne fait pas de profit !...

Ils erraient maintenant à travers les salles, passant devant les tableaux avec un regard méprisant aux rares jolies choses rencontrées. Le beau paysage du *Jugement de Paris*, de Gervais, arracha à M. de Morières un cri douloureux et fit pousser des imprécations à M. d'Argonne. Par exemple, tous deux admirent que Junon était "très chic". Les jeunes filles aux citrons, de Gorguet, que M. et madame de Givray et Christiane trouvaient charmantes, leur parurent anémiques, la verdure aussi ; mais ils discutèrent longtemps, en changeant alternativement de place, pour voir le tableau dans des jours différents, afin de savoir si le chaume du petit toit était rose parce que le peintre avait mis dessus un rayon de soleil couchant, ou parce qu'un vrai rayon de soleil le dorait à travers les carreaux du plafond.

Au milieu de leur promenade, ils rencontrèrent Chagny. Morières s'écria :

— Comment ?... un jour qui n'est pas le vendredi ?...

Et toute la discussion sur le vendredi recommença. La petite de Givray, qui avait été "coupée" — disait-elle — au milieu de l'histoire des cartes d'abonnement, reprit ses explications interrompues en s'adressant à son cousin :

— Mais comprends donc... il ne peut pas être chic, ton vendredi ?... nous avons vu qui entre avec des cartes ; voyons qui entre en payant cinq francs... c'est la grande et la petite Bourse et tous les gens qui peuvent dépenser quelque chose et qui entreraient aussi bien à un louis qu'à cinq francs !... il y a les *rasta*... (1) et ceux-là sont légion !...

(1) Abréviation de "rastagnorière."

— Oh oui !... — grogna Chagny, qui avait au plus haut point l'horreur du *rasta*.

Madame de Givray continua :

— Tandis qu'au contraire beaucoup de gens comme il faut, dont les revenus varient de cinquante à cent mille francs, et qui ont des charges, châteaux, enfants, etc... ne paient pas volontiers cinq francs d'entrée?... si l'on est quatre... ça fait un louis... et, autrement, ça coûte quatre francs !... Eh bien, tous ceux-là viennent aujourd'hui... ou un jour quelconque... je viens quelquefois le vendredi... et c'est, à mon avis, le jour qui marque le plus mal...

M. d'Argonne dit :

— Madame de Treuil est venue vendredi dernier... et elle m'a dit que c'était très chic !...

Il citait toujours madame de Treuil, mais moins, pourtant. Outre qu'il était pour l'instant trop amoureux de sa femme pour s'occuper librement d'une autre, il remarquait que Morières, depuis quelque temps, semblait "rester en arrière". Or, le caprice de Morières, c'était, aux yeux de Jacques, le grain de beauté de la baronne.

Une exclamation d'étonnement correct les fit se retourner tous ensemble. C'était Morières planté devant un plafond bizarre, coupé de larges taches bleues, sillonné de zig-zag de bitume.

— Oh !... — dit-il en riant — et ça?... est-ce assez laid ?...

Mais, ayant lu la signature, sa figure se fit subitement sérieuse, et il ajouta d'un ton respectueux :

— Ah ! non !... c'est de Bonnat !...

Rosetti éclata de rire.

Il la regarda, l'air fâché :

— Je sais bien... ça ne te plaît pas, à toi ?

Il se souvint — avant d'entreprendre de lui démontrer qu'elle était stupide — qu'à l'instant ça ne lui plaisait pas non plus, à lui, et il reprit :

— Oui... au premier abord... ça ne m'avait pas plu... mais en y revenant... on sent les qualités, la maestria... le...

M. de Givray dit à sa femme :

— Eh bien, vous n'essayez pas de convertir André à vos idées ?...

Elle répondit :

— Mais je ne tiens pas du tout à les faire partager, mes idées !... au contraire, si je les voyais partager à... à d'autres... je les prendrais probablement en grippe...

M. de Morières proposa :

— Si nous allions faire un tour à la sculpture ?...

Il ajouta, l'air convaincu :

— C'est bien plus joli !...

Intéressée, Christiane demanda :

— Ah ! vous aimez la sculpture ?...

Et M. d'Argonne répondit en riant :

— Moi aussi !... parce qu'au moins, on peut fumer !...

— Tu l'as dit... — fit le marquis avec simplicité.

Christiane le regarda en souriant.

Elle pensait qu'après cette promenade où il avait laissé voir un tout petit coin de lui-même, elle pourrait être seule avec lui sans ressentir le trouble qu'elle ressentait deux heures plus tôt...

Christiane arriva en retard chez madame de Vonancourt, où l'on se réunissait à quatre heures.

Il fallait décider quel légume chacun prenait pour le bal des Bouillon, afin de ne pas choisir deux fois le même, du moins dans la même bande.

Quand madame d'Argonne entra, elle fut accueillie par un joyeux cri :

— Ah !... enfin !... nous croyions que vous aviez oublié !...

Elle s'excusa. Elle avait été retenue chez elle. M. de Percy était venu la voir quelques minutes avant quatre heures. Et comme son mari, agacé de son retard, lui disait qu'elle n'aurait pas dû recevoir à cette heure-là, elle répondit :

— C'est vrai !... mais j'aime beaucoup M. de Percy... on m'avait dit que c'était lui... et je ne voulais pas manquer sa visite...

Elle savait que le vieux marquis était exécré dans son monde. Et il lui plaisait, à cause de cela, d'exprimer la sympathie très grande qu'elle avait pour lui. Tous ces hommes qui cherchaient à le ridiculiser, elle les trouvait inférieurs à lui en tous points, et elle prenait à le leur dire un réel plaisir.

Madame de Vonancourt s'écria :

— En quoi serez-vous ?... moi, je serai en radis-rose !...

— Je ne sais pas encore... — répondit Christiane — je n'y ai pas pensé...

— Comment ?... vous n'avez pas encore pensé à votre légume !... moi, je ne pense qu'à ça depuis que madame de Bouillon a annoncé son bal !...

Le comte Dupuis appuya, l'air recueilli :

— Nous ne pensons tous qu'à ça !...

Christiane cherchait :

— En vérité... je ne sais pas !... il n'y en a pas beaucoup de jolis, des légumes !...

— Mais si... — fit Morières — il y en a des tas !... ainsi le céleri... c'est très élégant, le céleri... j'ai choisi le céleri...

D'Antin expliqua :

— Moi... je crois que je vais prendre la tomate...

— Ça doit être pris... — affirma madame de Givray — ça doit être pris par madame de Treuil...

— Pourquoi ?...

— Parce que c'est rouge !... elle aime tant le rouge !...

M. d'Argonne demanda, d'un air détaché :

— Est-ce qu'elle ne vient pas, madame de Treuil ?...

Madame de Vonancourt répondit :

— Mais si... elle doit venir...

D'Antin insinua :

— Elle a peut-être été arrêtée en route?... très mystérieuse en ce moment ci, la baronne ! on la voit arriver partout en retard...

— Je vous assure, — dit en souriant Christiane, — qu'on peut être en retard sans qu'il soit besoin d'être mystérieuse...

Dupuis insista :

— Non... mais, évidemment, la baronne a quelque chose dans son existence...

D'Antin reprit en riant :

— Ça doit être un cheveu?... parce que, depuis quelque temps, elle est toujours grognon...

— Mais laissez-la donc tranquille !... — cria la petite de Givray, agacée, — qu'est-ce que ça vous fait ?...

Elle ne comprenait pas qu'on fouillât dans la vie des autres avec cet acharnement ; et elle, qui disait volontiers en face des choses désagréables aux Treuil qu'elle n'aimait pas, prenait toujours leur défense quand ils n'étaient pas là. Elle ajouta :

— Qu'elle ait été retardée ou pas, elle viendra, allez !...

— Moi... j'ai envie de prendre un légume qui soit une verdure, dit M. d'Argonne... c'est plus joli !... par exemple, la laitue ?...

— Ou l'oseille ?...

— Non, la laitue... c'est plus mouvementé comme feuillage... et puis, ça fait une gamme de verts... on peut aller jusqu'au blanc...

— Oui... c'est vrai, avec les cœurs...

Mais Dupuis tenait à consulter "ces dames". Il s'apprêtait à le faire, lorsque M. Salomon entra, rouge et agité comme toujours. Il alla saluer madame de Vonancourt, et lui dit :

— Vous n'avez pas vu Agar ?...

La petite de Givray éclata de rire. Alors, il ne gardait plus sa fameuse phrase pour le Bois ? Elle lui servait aussi à l'intérieur, maintenant ?... Et elle se dit que pourtant le gros homme avait bien un peu le droit d'entrer sans prétexte chez les Vonancourt, qui jouaient de lui, exploitant ses faiblesses et en tirant profit.

Vonancourt ne se faisait aucun scrupule de taper journalièrement le banquier. Il ne s'en cachait pas d'ailleurs, disant avec désinvolture que "c'était de l'argent qui rentrait à la masse".

Le comte Salomon avait aperçu Chagny. Sa figure s'illumina, et il alla s'asseoir près de lui, demandant :

— Est-ce que vous avez déjà choisi votre légume ?...

Chagny répondit qu'il prendrait probablement un chou... à moins qu'on ne les eût déjà retenus

tous... auquel cas, il choisirait autre chose... ça lui était bien égal !...

Dupuis demanda de nouveau, s'adressant à madame de Vonancourt :

— Et moi ?... qu'est-ce que vous me conseillez ?... qu'est-ce qui m'ira ?...

Elle répondit :

— Mais je ne sais pas trop !...

— C'est que... ainsi que je l'expliquais tout à l'heure à d'Argonne... je voudrais un légume joli... un légume qui m'aille bien ?...

Le comte Salomon dit d'un ton aigre :

— Prenez la carotte...

Et, voyant la tête de Dupuis qui verdissait, il ajouta d'un air bonhomme :

— C'est un joli légume... à cause de la couleur...

Dupuis ne voulut pas avoir l'air de se démonter. Il insista, continuant à demander des conseils, occupant tout le monde de sa personne et de son légume.

Et la petite de Givray, regardant sa face blême, lui cria, agacée :

— Prenez donc le navet !... ça n'est pas encore pris, le navet !...

Le comte Salomon avait quitté Chagny. Il traversa les groupes qui discutaient en buvant du thé et en regardant des gravures de mode. Il manœuvrait pour se rapprocher de Morières. Le marquis, très absorbé dans la contemplation d'une gravure qui représentait un artichaut de satin, ne le vit pas venir. Il fut tout surpris quand le banquier, posant son énorme main sur sa manche, lui dit d'un ton gros de reproches :

— Alors, comme ça, monsieur le marquis... vous êtes un farouche antisémite ?...

— Moi ? ? ?... — fit Morières, ahuri.

Jamais, depuis qu'il existait, l'idée ne lui était venue qu'il pût y avoir une différence sociale entre un chrétien et un juif, et il trouvait idiots toutes les questions de race ou de religion qui compliquent la vie mondaine.

Il protesta avec une énergie sauvage :

— Mais jamais de la vie !... qui est-ce qui vous a dit ça ?...

— C'est Agar !... elle ne veut plus, à cause de ça, que je dîne chez elle quand vous y êtes... et comme vous y êtes souvent...

— Mais c'est absurde !... — dit Morières, embêté.

Il pensait que, si ce bruit de son antisémitisme s'accréditait, les maisons juives et chics dans lesquelles il allait le plus volontiers lui seraient fermées.

Très pincé, il reprit :

— En vérité, monsieur, je ne comprends pas ce qui a poussé madame de Treuil à vous faire cette plaisanterie...

Il allait dire "de mauvais goût", mais il n'osa

pas, et se contenta de formuler au fond de lui-même son jugement sur Agar :

— « Décidément, c'est une dinde !... »

Au même instant, elle entra, ruisselante de jais, très belle sous son grand chapeau enguirlandé d'azalées rouges.

Son père lui laissa à peine le temps de s'asseoir. Il courut à elle, l'air ravi :

— Je ne sais pas qui est-ce qui t'a raconté cette histoire ?... M. le marquis de Morières vient de me dire lui-même qu'il n'y a pas un mot de vrai...

— Quoi ?... quelle histoire ?... — fit-elle, agacée, en tapotant sa robe sans le regarder, — je ne sais pas ce que tu veux dire ?...

— Et M. de Morières non plus ne savait pas ce que je voulais dire... avec son antisémitisme...

La baronne était devenue très rouge.

Rosette, qui écoutait, dit à Chagny en riant :

— Le pauvre homme !... pour ne pas l'inviter avec André, qui avait dit qu'un vilain convive lui gâtait un dîner, elle a fait donner l'antisémitisme... c'est drôle comme tout !...

Chagny regarda la baronne, et répondit avec conviction :

— C'est pas une moitié de rosse !...

Le comte Salomon, qui, lorsqu'il enfourchait une idée, ne la lâchait plus, dit encore :

— Tu vois ?... on s'était moqué de toi !... qui est-ce qui t'avait dit ça ?...

Elle balbutia, exaspérée, cherchait à prendre un air indifférent :

— Je ne sais plus... mais on me l'avait dit...

Pour elle, qui reniait tant qu'elle pouvait son origine, cette explication était un supplice. Le banquier continua :

— Eh bien, c'est une farce !..., n'est-ce pas, monsieur de Morières ?...

— C'est absolument faux !... — dit André, très embarrassé.

La simplicité avec laquelle le banquier traitait ces questions brûlantes le déroutait et heurtait ses idées mondaines.

Triomphant, M. Salomon se tourna vers sa fille :

— Tu entends ?...

Elle répondit rageusement :

— M. de Morières est trop bien élevé pour te dire ce qu'il pense...

— Ma foi !... il aurait bien tort de se gêner !... moi... ces choses-là, ça, m'est égal !... je trouve qu'il faut penser ce qu'on veut et rester ce qu'on est !

Madame de Vonancourt, pour rompre les chiens, avait offert à goûter à la baronne. Assise près de la table à thé, Agar buvait du xérès sans perdre de vue son père. Ses grands yeux, qui seuls demeuraient au-dessus du verre, regardaient le bonhomme avec une expression si froidement féroce que madame de Givray dit à Christiane :

— Vous connaissez la question du mandarin ?...

— Non...

— Supposez qu'il y ait à Pékin un mandarin qui vous gêne... il est un obstacle dans votre vie... s'il meurt, tout son argent sera à vous... tout vous sera facile dès qu'il disparaîtra, et vous n'avez qu'à étendre le doigt pour le faire disparaître... personne ne peut le savoir, vous êtes sûre de l'impunité... tuez-vous le mandarin ?...

— Non... — dit Christiane.

— Diable !... — moi je ne sais pas ce que je ferais... je crois que j'étendrais le doigt... Eh bien, figurez-vous que le père Salomon est à Pékin, et que cette bonne madame de Treuil n'a que le petit mouvement à faire... impunité assurée... etc... etc... croyez-vous qu'elle le tuerait, hein, le mandarin ?...

Madame d'Argonne se mit à rire :

— Je ne sais pas trop !...

— Et moi je le sais si bien que, même à Paris, si j'étais le père Salomon, je ne serais pas tranquille...

Jacques surveillait d'un œil ravi les admirations qui établissaient la situation mondaine de sa femme, et, comme il tenait entre toutes à l'admiration de Morières, il avait déjà demandé à Christiane :

— Est-ce que tu as eu quelque chose avec André ?...

Elle avait répondu "non", mais il n'était pas tranquille. En ce moment même, il s'inquiétait de voir que Morières, au lieu de flirter près d'elle, s'acharnait à regarder un artichaut.

Et elle songeait, infiniment triste et lasse, à la joie qu'elle aurait à être bien loin de tout ce monde qu'elle ne comprenait pas, avec un petit enfant qu'elle pomponnerait à sa guise et des animaux libres et heureux. Elle admirait rageusement, à mesure qu'elle connaissait mieux les hommes, l'intelligence exquise des bêtes. Elle avait à la fois envie de pleurer à l'idée de la vie absurde qu'il lui fallait mener, et de rire des petites comédies ridicules qu'elle devinait autour d'elle ; de la tête de Treuil et du père Salomon, qu'elle apercevait causant, les bouches aimables et les yeux féroces. Et, par instants, l'idée lui venait, qui achevait de la troubler, d'une nouvelle note très importante de Montaut, reçue le matin.

Depuis quinze jours, elle demandait cette note : elle voulait savoir où elle en était. Lui résistait : "Ça n'est pas pressé, madame la comtesse... vous réglerez à la fin de l'année !" mais elle ne voulait pas commander de nouvelles choses avant d'avoir réglé, et elle ne savait où prendre les neuf mille francs qu'elle devait. La voix de la petite de Givray la tira de sa torpeur :

— Eh bien, on s'en va sans avoir rien décidé, naturellement !... est-ce que vous allez vous endormir là ?...

— Non... — dit Christiane qui se leva.

Madame de Vonancourt s'écria, l'air navré :
 — Mais... il n'y a rien de fait !... et cette entrée de Pomone portée dans un palanquin par des légumes serait adorable pourtant !...
 Elle se tourna brusquement vers Christiane :
 — Il faut que ce soit madame d'Argonne !...
 — Quoi donc... — demanda la comtesse, qui n'avait pas écouté.
 — Eh bien, Pomone?... une idée de votre mari et de Chagny !... Voyons?... il faut prendre un autre rendez-vous?... quand voulez-vous?... demain ?...
 — Eh bien — proposa madame de Givray — venez dîner demain à la maison?... nous aurons plus de temps pour arranger ça ?...
 Dans un coin, le banquier causait toujours avec

son gendre. Elle l'interpella d'une voix claire :
 — Monsieur Salomon, *vos enfants* — elle appuya — dînent chez moi demain... voulez-vous me faire le plaisir de venir aussi ?...
 Avant que le banquier abasourdi eût répondu, elle se tourna vers Morières :
 — Toi aussi, André?... je compte sur toi ?...
 En traversant l'antichambre, Chagny lui demanda en riant :
 — C'est pour être agréable aux Treuil que vous avez invité "papa" ?...
 — Oui... d'abord...
 Et elle ajouta :
 — Et puis... il est plus sympathique qu'eux, ce bonhomme-là !... lui, au moins, il est nature !...

Chronique de la Mode

Nos lectrices voudront bien remarquer que nous commençons dès ce mois-ci, à réaliser les promesses contenues dans notre dernier numéro.

Nous avons aujourd'hui six pages supplémentaires, dont deux consacrées à la musique et quatre à la Mode. La littérature y gagne puisqu'elle prend possession des deux pages affectées auparavant à la Mode.

Nous compléterons ces améliorations en donnant dans le numéro de Mai des modèles pour ouvrages de fantaisie.

PARIS.

Déjà quelques élégantes peu frileuses se promènent la taille bien prise dans le corsage de la bonne faiseuse. Pour tout manteau, une grosse ruche de mousseline de soie ou de dentelles noires, dans le joli fouillis desquelles des fleurs et des rubans sont nichés. Je dois dire que les prom- neuses en taille sont encore l'exception, et les jolis collets ainsi que les ravissantes jaquettes de tout genre sont en pleine vogue. Pour porter plus facilement la veste ou la jaquette, on fera des gilets sans manches et des bouffants qu'on pourra porter avec toutes les jupes : la veste ou jaquette tiendra lieu de corsage. Voici une toilette très distinguée de ce genre. La jupe est en crêpon fantaisie chaudron, veste Louis XVI en velours chaudron ; gilet de dentelles blanches.

Le crêpon est et sera longtemps porté, ce genre d'étoffe étant très seyant, très habillé, et n'exigeant que peu ou pas de garnitures. Ainsi on pourra faire une jolie robe en crêpon ondulé mauve, jupe toute unie et à godets, le corsage

blouse rentré dans la jupe sous une ceinture de mousseline de soie jeune pousse, nouée de côté ; larges manches à ballons retenues par des nœuds en mousseline de soie jeune pousse.

Toilette de printemps en soie brochée changeante vert Nil ; grosses manches ornées de nœuds de satin noir ; corsage blouse en mousseline de soie noire, garni de rayons de jais ; quatre nœuds de satin noir font garniture sur le devant du corsage ; ceinture en satin noir garni de jais.

NEW YORK.

L'un des principaux soucis de la mode semble être la parfaite *convenance*, c'est-à-dire que les robes, les garnitures, les bijoux et les dentelles sont appropriés à la circonstance, à l'heure et à l'endroit.

Mais c'est là affaire de tact plutôt que de mode. On commet de moins en moins ces fautes de goût qui consistaient à porter une ombrelle de dentelle avec une robe de coton ou des diamants avec un costume du matin.

Le thème un peu uniforme et banal de la toilette d'été, telle que décrétée par l'autorité en cette matière, reçoit d'innombrables modifications. Pour la blouse et la jupe fatidiques les matériaux les plus riches et les plus variés s'emploient.

LES ACCESSOIRES ET GARNITURES

S'annoncent d'ailleurs comme devant être rien moins que simples. On ne tolérera l'un et le sobre comme couleur que pour les costumes tailleur qui visent surtout à l'utilité.

LE CHIFFON

Tient sa vogue. Il se faufile partout et s'impose aussi bien pour toilette de dehors que du soir, pour garniture de jupe et le corsage.

LA SOIE TAFFETAS,

Changeante et fleurie, est un des matériaux favoris tant pour les robes que pour garnitures.

LES JUPES D'ÉTÉ

En *lawn* ou mousseline ont un large ourlet, et les lés de devant et de côté sont coupés en biais. Elles sont indépendantes de la seconde jupe de soie ou satinette, mais elles la rejoignent dans la même ceinture. Les plis accordéon se font toujours.

UN DES JOLIS EFFETS

Dans l'habillement de la saison prochaine sera l'assortiment de la robe, de la pèlerine et du parasol.

PETITES NOTES.

Le dessin "nid-d'abeilles" pour les crêpons français est le plus nouveau.

* *

Plus que jamais les garnitures de dentelle de toutes sortes seront portées l'été prochain.

* *

Un ruban de velours bordé d'un simple rang de paillettes de jais coupé fait une jolie garniture plate pour robe de soie ou de laine.

* *

La mousseline des Indes crème ou rose, garnie de dentelle et de ruban de satin, sera en faveur pour toilettes *habillées* de fillettes.

* *

Parmi les corsages de fantaisie, les plus élégants

se font en soie, taffetas, crêpon et surah pour certaines occasions. En général, on les portera aussi en mousseline brodée, en toile, chambré, *gingham*, de couleurs pâles.

* *

La nouvelle manière de terminer les manches à gigot ou autres collantes depuis le coude jusqu'au poignet est très seyante; elle a l'avantage de faire paraître la main petite. La manche est coupée de façon que vers le bord elle s'ouvre comme le calice d'une fleur. Cette partie évasée est doublée d'une soie dont la couleur fait contraste et remplie d'un volant de dentelle (genre accordéon) ou de soie brodée.

* *

Un grand nombre des jupes unies faites par les tailleurs et les bonnes couturières sont tout simplement finies dans le bas par un large galon militaire. Il n'y a que de coquette blouse en soie pour donner la note brillante au costume. Les couleurs favorites pour ce costume sont le noir, le vert foncé et le brun.

* *

Les manches volumineuses et, pour les jupes, les tuyaux d'orgue, l'ampleur et la rotondité seront les caractéristiques assurées de la mode, pour jusqu'à l'automne au moins.

* *

Les corsages lacés dans le dos reprennent quelque crédit. Ils sont avantageux aux femmes d'embonpoint... modéré, pourvu qu'ils soient coupés en pointe derrière et devant. L'attache invisible sur l'épaule et sous le bras se pratique encore, quoique les robes de grands faiseurs parisiens montrent sur l'épaule une rangée de boutons.

* *

Les collets et pèlerines de toutes dimensions garderont leur prestige pendant toute la saison à venir. Celles que l'on fait en velours, doublées de satin pâle, et courtes, sont des plus élégantes. On leur fait un collet supplémentaire de riche passementerie ou de dentelle noire pailletée de jais.

* *

Les marchands de nouveautés font provision de longs gants du Suède pour l'été. Les manches ne descendant pas beaucoup plus bas que le coude demanderont, paraît-il, cette sorte de gants. Pour le soir il y a de nouvelles teintes exquisés dans le rose, le bleu, le mauve. Le gant de *tous les jours* s'en tient aux tons usités et utilitaires du brun avec toutes ses nuances.

* *



ROBE D'ENFANT.

Les étoffes de la saison sont entr'autres la Henrietta de très belle qualité, les cheviottes et les crépons. Une charmante importation française consiste en un beau lainage de couleur naturelle, gris ou écru, tel qu'on l'a trouvé sur le dos de l'animal, et tissé grossièrement. C'est à la fois très léger et très chic pour costume de voyage.

* *

De bonne heure ce printemps, immédiatement après les jaquettes de demi-saison qui ont remplacé les pelisses d'hiver, on portera des blouses de velours assorties à la couleur des jupes.

* *

Le jais entre encore dans la confection des toilettes de *grande tenue*, mais d'une manière inédite. Il se mêle aux passementeries de couleurs variées. De riches parements ou appliqués en sont formés pour garniture de corsage.



BLOUSE PARISIENNE.



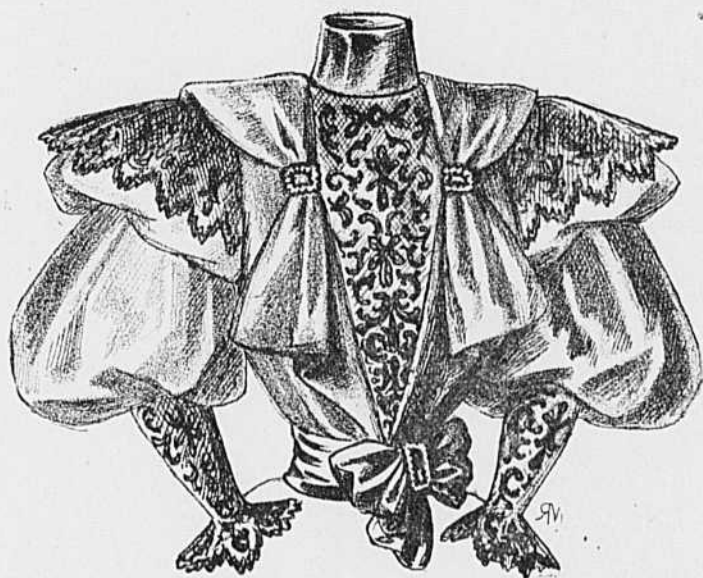
COSTUME DE VOYAGE.



ROBE DE VISITE.



MANTEAU D'ENFANT.



BLOUSE.

Conseils de la Mère Grognon

Croyez moi, mes enfants, n'imitiez pas les gens à qui il manque toujours quelque chose, et qui, comme la cigale de la fable, ont constamment recours aux autres pour suppléer à leur dénuement.

Que ce dénuement soit dû à l'imprévoyance ou à la pauvreté, sachez vous y résigner fièrement sans taxer votre prochain.

Que gagneriez-vous à porter par exemple les diamants d'une amie ? Si l'on sait que votre état de fortune ne vous permet pas l'achat d'une



telles parure, vous n'en serez pas plus considérée, et les mauvaises langues en prendront occasion de vous tourner en ridicule.

Il faut avoir le courage de paraître ce qu'on est, et ne pas recourir à d'indignes subterfuges pour rehausser son apparence aux dépens des autres.

Il y a plus que de l'indélicatesse dans la conduite opposée : il y a la malhonnêteté dont se rendent coupables ceux qui se parent du mérite d'autrui.

Cuisine

SAUCE BÉCHAMEL À LA CRÈME POUR LE POISSON ET LES LÉGUMES.

Mettez dans une casserole sur feu un œuf de beurre et trois cuillerées de farine, remuez un moment avec une spatule sans laisser prendre couleur ; délayez peu à peu la farine avec un litre de crème ou de lait ayant bouilli ; laissez mijoter en tournant une quinzaine de minutes ; joignez-y une pincée de sel, une pointe de muscade râpée, et, au moment de servir, incorporez à la sauce un peu de beurre

fin en plusieurs morceaux, et employez chaudement la béchamel. Cette sauce s'emploie avec le céleri bouilli, les panais, les oignons d'Egypte, etc.

MORUE À LA BÉNÉDICTINE.

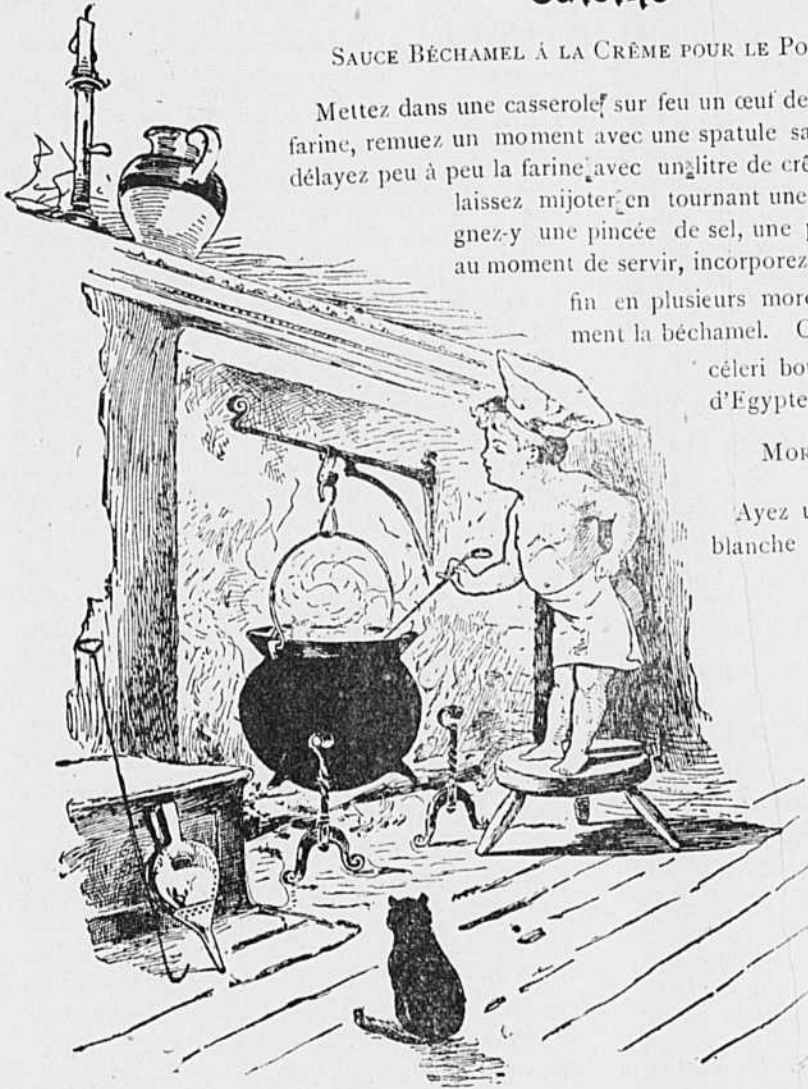
Ayez une livre de morue à chair blanche et cuite) ; égouttez la morue et employez-la chaude ; d'autre part, épluchez une livre de pommes de terre jaunes, faites-les cuire à l'eau salée ou à la vapeur ; laissez-les se ressuyer, réduisez-les en purée ; mettez-la dans une casserole, ajoutez une prise de poivre, un demi-quarteron de beurre, le jus d'un demi-citron un peu de crème ou de lait.

Après cela, effeuillez et ôtez les arêtes à la morue pilez la pas trop fine avec

un demi-œuf de beurre et le jus d'un demi-citron ; puis mélangez-y la purée de pommes de terre, ajoutez de la crème ou du lait, de façon à en faire une pâte mollette ; beurrez un plat allant au feu, versez-y la préparation ; saupoudrez-la de chapelure, arrosez-la d'un peu de beurre fondu, ou placez dessus, ça et là, des petits morceaux de beurre, et faites gratiner au four une vingtaine de minutes ; servez dans le plat de cuisson.

CRÈME DE PRUNEAUX.

Mettez dans une casserole émaillée une livre de pruneaux, couvrez-les d'eau, laissez-les tremper et chauffer progressivement, ajoutez-y le zeste d'un citron, ou deux clous de girofle, ou cannelle, puis faites partir à ébullition, et laissez mijoter à entière cuisson ; retirez-les du feu, ôtez les noyaux aux pruneaux, réduisez-les en une purée ; passez-la au travers un tamis, pendant ce temps mettez un $\frac{1}{4}$ de lb. de sucre dans le jus des pruneaux qui est resté dans la casserole, faites-en un sirop, remettez-y la purée et quelques amandes de pruneaux émondées, remuez la préparation sur feu afin qu'elle ne soit pas trop claire, versez la purée sur un plat d'entremet, et laissez refroidir plusieurs heures au frais ; puis, au moment de mettre sur table, couvrez la purée d'une chopine de crème fouettée, et servez avec biscuit.



SAVOIR VIVRE.

FUNÉRAILLES.

Nous avons cru que nos lecteurs liraient avec intérêt les détails des funérailles telles qu'elles se font en France, quoiqu'ils ne soient pas en tout conformes à nos habitudes.

Tout en restant fidèles aux coutumes canadiennes si religieuses et si touchantes, nous pourrions peut-être trouver dans les mœurs françaises quelque pratique applicable aux nôtres.

PREMIÈRES DISPOSITIONS, FORMALITÉS.

Voici un triste chapitre. Mais hélas, il n'est personne qui échappe au malheur de perdre l'un des siens. Et l'étiquette et la coutume, qui n'abdiquent leurs droits en aucune circonstance, règlent la façon dont nous devons porter ou, tout au moins, manifester notre douleur.

Quand la mort entre dans une maison, les plus forts, parmi les amis ou les parents, rétablissent autour de celui que la vie vient d'abandonner une sorte de calme et d'ordre, qui sont de décence rigoureuse. On ferme les volets, les persiennes, les portes; on allume des bougies dans la chambre mortuaire. Le corps est gardé jusqu'au moment et après qu'on l'a mis au cercueil, et on lui fait subir une toilette, sur laquelle il n'est pas besoin d'insister, car tous les peuples du monde et toutes les classes de ces peuples ont eu l'idée de parer le cadavre pour le tombeau.

ÉTIQUETTE DU CONVOI.

Six ou douze heures après le décès, il arrive que la chambre du mort soit transformée en chapelle ardente, où ceux qui l'ont aimé sont admis à le revoir. Plus rarement, le cercueil ouvert est descendu dans un salon tendu de draperies funèbres et illuminé comme une église. Cette décoration dépend absolument de la situation de fortune du défunt ou de ses héritiers. Ceux-ci, en tenant compte, bien entendu, de leur position pécuniaire, ne doivent ni lésiner ni marchander, quand il s'agit de dépenses de cette espèce. Ils sont tenus de faire honorablement les choses, cela ne veut pas dire qu'ils soient obligés d'établir un faste ruineux, tout relatif qu'il peut être, mais qu'il est de bon goût, en ces tristes circonstances *surtout*, de ne commettre aucune mesquinerie.

On éloigne les jeunes enfants de la maison mortuaire, où il faut faire régner le silence, où l'on doit marcher doucement, parler bas, où la vie ordinaire est, pour ainsi dire, suspendue.

Le jour de l'enterrement, le cercueil est exposé sous la porte de la maison. On l'entoure de lumières, on le couvre de fleurs, dernier hommage, dernier présent à celui qui va disparaître à jamais! Chaque ami apporte son bouquet, sa couronne. On se souvient des imposantes funérailles du grand tribun et du grand poète, où les fleurs s'entassèrent par monceaux énormes. L'antiquité donnait aussi des fleurs aux morts. Elle leur avait consacré le pavot et la primevère. Elle couronnait de roses sauvages les jeunes vierges enlevées par la "noire voleuse."

Les domestiques en deuil, un nœud de crêpe à l'épaule, — à leur défaut une garde, — sont rangés sous le porche, autour de la bière.

Les invités qui se rendent à la maison mortuaire sont reçus par les parents masculins. On se serre la main. Des conversations ne s'établissent jamais entre les personnes présentes. Ce serait une inconvenance suprême. Si on est forcé de se dire quelque chose, on parle bas, à demi voix. Les parents du mort sont en habit, en grand uniforme, ou en autres vêtements de deuil, s'ils n'ont pas droit à l'uniforme ou ne possèdent pas d'habit. Dans tous les cas, la tenue est d'une scrupuleuse propreté et très soignée.

Si le mort est un personnage officiel, il faut prendre des dispositions, réglées d'ailleurs par un cérémonial d'Etat. Certaines positions entraînent aussi certaines cérémonies, arrêtées d'avance.

Le cercueil — sur lequel on dispose les insignes qui distinguaient le mort pendant sa vie, soit qu'il ait appartenu à l'armée, à la magistrature ou au corps des grands fonctionnaires, — le cercueil, déposé sur un corbillard ou porté à bras, cela dépend des lieux, est suivi de toute "la maison" du défunt. Si c'est un militaire, son cheval revêtu d'une housse noire; si c'est un personnage politique, sa voiture stores baissés, lanternes allumées, s'avance au

milieu des domestiques. Puis, viennent les parents masculins les plus proches, tête nue. Les invités peuvent se servir des voitures de deuil, des voitures du mort, des fiacres ; mais en général, ce ne sont pas les hommes qui y montent, on les laisse aux femmes.

Quant à celles de la famille, elles n'assistent pas ostensiblement aux funérailles. Elles se font conduire à l'église ou au cimetière avant le départ du cortège. Elles suivent l'office d'une chapelle voisine, maîtrisant leur douleur de leur mieux ; au cimetière, elles se dissimulent jusqu'à ce que le dernier assistant étranger ait disparu.

A Paris, l'office terminé, les hommes qui mènent le deuil se placent au bas de l'église, où les invités qui n'accompagnent pas le corps au cimetière viennent les saluer ou leur serrer la main. La même cérémonie se renouvelle au cimetière quand tout est fini.

Les choses ne se passent pas de la même façon partout. Dans une partie des Ardennes, on reconduit les parents du mort jusqu'à leur demeure ; un des assistants prononce une prière, la famille remercie, et on se sépare. Ailleurs, nous avons vu le mort entouré jusqu'au dernier moment par ses parents, entre lesquels les invités venaient asperger le cercueil ; il n'y avait ni remerciements, ni serremments de main à la porte du cimetière. Il est donc indispensable, en ces circonstances, de se conformer aux usages de la localité qu'on habite, fut-ce passagèrement.

Chez les protestants, le service religieux a souvent lieu à la maison mortuaire. Après que l'office est terminé, on accompagne le corps au cimetière, où les choses se passent, à peu de chose près, comme chez les catholiques.

Chez les Israélites, on va souvent aussi directement du logis au cimetière. Pendant toute la cérémonie, même à l'arrivée dans la maison mortuaire, en présence du cercueil, les hommes restent couverts. Habitude difficile à prendre pour ceux qui ne pratiquent pas la loi de Moïse et qui ont, au contraire, un si profond respect de la mort.

A la campagne, on est souvent obligé d'offrir un repas aux personnes qui se sont dérangées pour assister à l'enterrement. C'est encore aux parents masculins seuls qu'incombe le devoir de présider la table. Le menu sera simple, quelle que soit,

d'ailleurs, la position de fortune des amphitryons. On fera bien de méditer le menu du repas des funérailles qui s'offre après la cérémonie, chez les paysans de la Creuse, et qui est invariable, dans toutes les maisons riches ou pauvres : betteraves au lait, haricots au lait, fromage à la crème, eau ou cidre.

Toujours, en ce même pays, le dîner terminé, tout le monde se lève et on récite la prière des morts.

LE DEUIL.

RÈGLES GÉNÉRALES.

Le deuil qui est une marque extérieure de la douleur, — dont il a, du reste, tiré son nom, — le deuil a des règles, qui doivent être très sévèrement observées. Tous les peuples civilisés l'ont porté, le portent, d'une manière différente, c'est possible, mais inspirés par la même pensée de témoigner, ostensiblement, de leur affliction.

Autrefois, le deuil était très long, chez nous. La duchesse de Berry, fille du régent, fit diminuer de moitié la durée de tous les deuils. Mais, malgré l'insertion dans les *Colombats* de la réforme imaginée par cette fille de France, la vieille noblesse provinciale eut bien de la peine à l'accepter.

Alors, on portait le deuil de père à la mort de l'ainé de sa famille, du chef de sa maison, le degré de parenté fût-il assez éloigné.

DEUIL DE VEUVE.

Le deuil de veuve, le plus long de tous, dure deux ans. Le grand deuil austère toute une année : robe de laine unie ou couverte de crêpe anglais ; chapeau à long voile *tombant sur le visage* ; bas noirs, fil ou laine ; gants pareils ; à la maison, un bonnet ou coiffe de veuve (les cheveux doivent être couverts) ; les bijoux sont interdits, même ceux de bois durci. Pendant les six premiers mois de la seconde période, le crêpe est remplacé par la gaze, le mérinos par des étoffes moins sévères : grenadine *unie*, voile, lainages légers ; les garnitures sont encore simples ; on prend des gants de soie ou de peau ; bijoux de jais. Les derniers six mois admettent les divisions suivantes : la dentelle noire, la soie, les ruches, les broderies de jais, pendant trois mois ; les étoffes blanches et noires, les

dentelles blanches, pendant six semaines ; puis, jusqu'à la complète expiration, le gris, le prune, le pensée, le lilas (il faut bien observer la gradation des nuances) ; dans les derniers quinze jours, des fleurs : scabieuses, violettes, pensées, pervenches ; des bijoux : perles et améthystes.

Le deuil terminé, il y aura encore une légère transition avant de s'habiller comme tout le monde : on commence par des nuances discrètes, neutres ou foncées ; les hyacinthes et les diamants sortent des écrins, et on peut placer dans ses cheveux le chrysanthème (de toutes les couleurs), car c'est une fleur de veuve (?).

Une veuve fait quitter la livrée à son cocher particulier pendant la durée de son deuil. — Il est vêtu de noir avec cocarde de crêpe au chapeau.

Une femme qui a perdu son mari ne prend pas

la qualification de veuve que dans les actes notariés. Ses cartes de visite restent les mêmes, sauf qu'elles sont bordées de noir.

Les gens avec lesquels elle est en relations mondaines n'ajoutent jamais non plus ce mot de *veuve* à son nom, en aucune circonstance, ni sur l'adresse d'une lettre, ni en parlant d'elle, ni en la présentant à une autre personne. Hors de sa présence, on dit à ceux qui ne la connaissent que peu ou pas : "Madame une telle, qui est devenue veuve."

Les femmes de la noblesse qui ont un fils font suivre leur titre de la désignation *douairière* ; et ce n'est pas manquer à l'élégance, au contraire, que de se servir du même terme pour indiquer le veuvage d'une femme de qualité, comme on le disait autrefois.

HYGIENE

MAQUILLAGE.

Je n'ose croire que mes conseils auront assez d'autorité auprès de *toutes* mes lectrices pour leur faire perdre la déplorable et enlaidissante manie de se farder, manie qui entame bien la dignité féminine à un certain âge, comme elle compromet la beauté dans la jeunesse.

Au siècle dernier, où le rouge était d'étiquette et indice d'un certain rang pour les femmes, les dames de la cour étudiaient sérieusement l'art de rougir aristocratiquement leurs joues.

Elle auraient été bien plus jolies encore, ces charmantes femmes, si elles avaient gardé leur teint naturel et *délicat*, "rose de haies".

Quant à l'émaillage (!) je n'en parlerai que pour mémoire. La femme émaillée ne peut plus sourire ni pleurer, de crainte de voir se craqueler l'enduit dont on a revêtu sa peau naturelle. Elle a une tête de porcelaine, froide, sans expression. Son teint est livide, au grand jour.

Et les blancs, me direz-vous ? Les blancs sont encore plus funestes au teint que le carmin. Je les proscriis du cabinet de toilette au nom de la raison... et du bon goût : la ressemblance avec Pierrot n'est pas à ambitionner.

LES DIFFÉRENTES TEINTURES.

Aux mêmes femmes, qui ne voudront pas porter leurs cheveux gris ou blancs, j'enseignerai quelques teintures inoffensives.

Du thé très fort teint assez bien les cheveux, blonds qui grisonnent en châtain clair.

Une chicorée brune et grasse, en pâte, qu'on

vend sous forme de biscuit de mer dans le Nord procurera aussi une teinture blonde. Il faut la préparer en forte décoction.

Des clous dans du thé (l'infusion doit durer quinze jours) donne une teinture assez foncée.

Les Romaines, dont la chevelure commençait à se parsemer de fils d'argent, les teignaient au brou de noix. Les Persans se teignent les cheveux au moyen du henné employé journellement. Les feuilles du henné sont réduites en poudre, on en forme une sorte de pâte avec de l'eau. On applique sur les cheveux, qu'on lessive deux heures plus tard ; la chevelure est devenue d'un brun rougeâtre — acajou vieux. Si on recommence l'opération le lendemain, en mêlant de l'indigo au henné, on obtient un noir superbe à reflets aile de corbeau.

Mais je le répète, ces teintures anodines elles-mêmes sont défavorables à la chevelure. Elles la raidissent, la hérissent, la sèchent.

Les autres teintures à base de plomb, d'argent, sont extrêmement dangereuses. Non seulement elles déterminent la calvitie (très fréquente de nos jours, hélas ! parmi la plus belle moitié du genre humain), mais elles apportent des troubles dans le cerveau et dans la vue.

Ira-t-on, après cela, s'exposer à perdre la plus belle parure féminine et à mettre en péril son intelligence et le plus précieux de nos sens ?

Les femmes turques ont une teinture moins dangereuse que les nôtres. C'est le noir d'encens et le mastic délayés dans une huile odorante.

MOYENS POUR POLIR ET RAFFERMIR LA PEAU.

Toutes les substances vantées pour le polissage et le raffermissement de la peau seront vainement employées, croyez-moi, et, peut-être, achèveront de lui donner un aspect terne et de la rendre flasque.

Les ablutions à l'eau froide et les frictions sont *les seuls moyens qui existent* pour affermir les chairs et obtenir le poli du marbre à la peau. Le coup de fouet que reçoit le sang sous l'eau froide procure aux chairs une vitalité qui se traduit en fermeté et dont l'épiderme bénéficie naturellement. Les frictions font disparaître de la peau les petites rugosités qui peuvent la déparer. Sous le frottement du gant de crin, par exemple, le duvet qui peut parfois affecter les bras disparaît rapidement, est maintenu au moins sous la surface sans pouvoir s'élancer au dehors.

Une peau rugueuse et sèche pourra peut-être être frictionnée avec avantage à l'aide de fine huile d'olives, parfumée à l'essence de thym.

Une peau flasque se trouve bien parfois de frictions réparatrices à l'essence de pimprenelle mélangée d'essence de rose.

EAUX DE TOILETTE, PARFUMS, POMMADES.

Je ne conseille pas les eaux ni les vinaigres de toilette pour le visage ni les mains. Mais ils peuvent être utiles pour les autres parties du corps, ayant la propriété de tonifier les chairs.

Eau de Cologne (quatre recettes pour les goûts différents).

- 1 Alcool à 30° 1 litre.
- Essence de citron..... 6 grammes
- de bergamote..... 6 —
- de cédrat..... 3 —
- de lavande..... 1 — 50 cent.
- de néroli..... 0 — 50 cent.
- de roses..... 2 gouttes.

On agite bien le mélange, on filtre, on met en flacons.

- 2 Essence de citron..... 10 grammes.
- de cédrat..... 10 —
- de bergamote..... 10 —
- de lavande fine..... 10 —
- de girofle..... 10 —
- de romarin..... 4 —
- de thym..... 2 —

Alcool rectifié..... 2 litres.

Mélez les essences à l'alcool et filtrez au papier.

- 3 Essence de cédrat..... 6 grammes.
- de bergamote..... 6 —
- de néroli..... 1 —
- de lavande..... 1 — 50 cent.
- de romarin..... 1 — 50 —
- de girofle..... 0 — 08 —
- de cannelle de Chine 0 — 08 —

Teinture d'ambre musqué.... 1 — 20 —

— de benjoin..... 6 —

Alcool à 90°..... 1 litre.

Bien faire dissoudre les essences dans l'alcool, filtrer.

4 (Recette de l'autre siècle, tout à fait exquise):

Essence de bergamote..... 10 grammes.

— d'orange..... 10 —

— de citron..... 5 —

— de cédrat..... 3 —

— de romarin..... 1 —

Teinture d'ambre..... 5 —

— de benjoin..... 5 —

Alcool à 90°..... 1 litre.

L'alcool employé doit toujours être très pur. Le filtrage est indispensable. Lorsqu'on peut laisser vieillir l'eau de Cologne, elle s'améliore beaucoup. La maison Jean Farina la garde en barils (petits ou gros) faits en bois de cèdre du Liban. Le cèdre conserve admirablement les parfums et ne leur communique pas son odeur.

L'eau de lavande peut se préparer aussi à la maison. Il faut :

Huile essentielle..... 15 grammes.

Musc. 0 — 2 cent. ½.

Esprit de vin..... ½ litre.

On intro luit les trois substances dans une bouteille de la contenance d'un litre, et on secoue la mixture longtemps et très fort. On laisse en l'état pendant quelques jours, puis on agite de nouveau, et on verse dans de petits flacons qu'il faut boucher hermétiquement.

On :

Essence de lavande surfine 30 grammes.

Bonne eau de vie..... 1 litre.

Une cuillerée à café par verre d'eau pour la toilette.

La formule est la même pour l'eau de romarin, à la différence que les 30 grammes d'huile essentielle de lavande sont remplacés par 30 grammes d'huile essentielle de romarin.

Je ne veux pas parler du romarin sans révéler ses vertus — selon la croyance de quelques personnes. On assure que la femme qui en fait un usage constant, comme parfum et eau de toilette, conserve une jeunesse éternelle. Je ne vous garantis pas l'assertion. Ce qui est certain, c'est que le romarin appartient à la famille des labiées, et que ces plantes sont réputées toniques et reconstituantes.

L'œillet, lui, a des propriétés antiseptiques qui le recommandent encore plus pour les soins du corps. Avec ses fleurs on peut préparer une eau de toilette exquise, d'un parfum délicieux :

Pétales d'œillet..... 200 grammes.

Alcool à 90°..... 1 —

Les pétales infuseront dans l'alcool pendant dix

jours. Après ce temps, on filtre au papier et on ajoute 100 grammes de teinture de benjoin.

Esprit de menthe :

Essence de menthe surfine, dite

essence de menthe anglaise... 10 grammes.

Alcool rectifié à 90°..... 90 —

8 à 10 gouttes par verre d'eau.

N.-B.—Dans vos préparations n'employez jamais d'eau-de-vie de grains, ni d'esprit de bois.

La Page des Enfants

Nous devons à l'amabilité de Son Excellence Lord Aberdeen ce joli petit conte écrit par sa fille, Lady Marjorie, qui, comme on le sait, n'est âgée que de quatorze ans. Quel excellent exemple pour nos petites amies et abonnées !

UN CADEAU PRECIEUX.

Il vivait autre fois deux fillettes dans une petite ville. Elles étaient âgées de dix ans, et leurs noms étaient Agnès et Dorothy. Elles ignoraient les bienfaits de la richesse, et ne possédaient pas beaucoup de jolies choses, leur seul trésor consistant en deux pots de terre où s'épanouissaient de beaux lis. Ces plantes, toute leur joie, étaient soigneusement entretenues.

Un jour Agnès entra en courant chez son amie.

—Tu ne sais pas ! s'écria-t-elle ; le roi et la reine passent par notre ville dans cinq jours. Tout le monde s'agite et fait des projets pour l'ovation et la fête de bienvenue !

—Le Roi ! s'exclama Dorothy. Oh ! ne pouvons-nous faire notre part nous aussi ? Agnès ; il le faut.

—J'y pensais justement. Mais quoi?... nous n'avons rien. Marguerite racontait, il y a un instant, comment on allait couvrir leur maison de draperies et les devises qu'on va peindre sur des bandes, et les fleurs de serres qui seront achetées pour la circonstance. Il faut être riche pour cela, et nous n'avons que quatorze sous à nous deux. Ce que nous pourrions accomplir avec si peu serait à peine remarqué.

Dorothy soupira.

—J'aimerais bien à faire quelque chose, pourtant. Quand mon père a été renversé et écrasé par une voiture à Londres, la Reine qui en avait été témoin a été si bonne. Par ses ordres il fut envoyé à papa un médecin, puis du vin et un tas de bonnes choses.

Le lendemain, comme ces enfants trottaient vers l'école, Dorothy eut un cri de joie.

—En effet ! sommes-nous bêtes de n'y avoir pas pensé ! Nos lis ! voilà justement l'affaire.

—Qu'en ferons-nous ?

—Mais nous les offrirons à la Reine !

—Excellente idée ! Après l'école, veux-tu, nous irons acheter du ruban pour les attacher ? Ce sera charmant !

Ce fut avec un sentiment de fierté que nos deux fillettes déposèrent leurs modestes épargnes sur

le comptoir du mercier, qui leur donna en échange chacune un bout de ruban. Dorothy le voulut blanc, mais sa compagne en choisit un rouge pour animer la pâleur des lis.

Ce même jour dans l'après-midi elles eurent la visite de leur amie Marguerite.

—Oh ! Dorothy, dit-elle en entrant ; je viens t'annoncer que cette pauvre Janie est très malade. Le docteur dit qu'elle ne verra peut-être pas le matin.

—Quoi ! s'exclama Dorothy, Janie se meurt ! ma pauvre petite amie ! Je m'en vais auprès d'elle.

Elle saisit son chapeau, et s'élança. Mais au moment de sortir elle eut une hésitation. Elle connaissait la misère et la sombre tristesse de la maison où elle se rendait. Ne lui était-il pas possible d'apporter quelque douceur, une dernière joie à la petite mourante ?

Tandis que son cœur charitable se posait cette question, son regard faisait le tour de la chambre.

Il rencontra la plante chérie. Elle était là dans la fenêtre, élancée et gracieuse, avec ses fleurs de neige s'épanouissant au soleil dans l'éclat de leur pure beauté ! Fleurs dignes d'un roi, mais bonnes aussi à adoucir les derniers moments d'une petite pauvre.

Dorothy alla droit à la fenêtre, et vivement, quoi qu'avec précaution, elle brisa les longues tiges.

—Que fais-tu donc ! s'écria Agnès ; mais la bonne petite fille s'enfuit sans répondre.

La soirée était fort avancée quand elle revint triste et pleurant.

—Ma pauvre Janie ! Je ne la verrai jamais plus. Oh ma pauvre petite amie ! Et ce soir là elle n'eut d'autre chagrin que celui de la perte de Janie.

Mais au matin, quand le jour nouveau lui montra les tiges mutilées, il lui fallut s'avouer à elle-même qu'elle regrettait aussi les fleurs disparues. En se représentant le bonheur qu'elle aurait eu de les offrir à la Reine et d'entendre sa souveraine l'en remercier, ce fut plus fort qu'elle ; elle pleura tout bas.

Cependant, le sourire attendri et l'éclair de joie qui avait passé dans le regard de la petite malade en apercevant son bouquet lui revint aussi, et Dorothy se consola en pensant que rien de ce qu'aurait pu faire la Reine ne valait la récompense déjà obtenue.

—Dorothy, dit la joyeuse Agnès, il t'est inutile maintenant de mettre ta belle robe. Quel dommage ! Mais, dis moi, ne penses-tu pas que tu pourrais me donner ton ruban pour mon bouquet ? D'abord, il ne te servira de rien, et puis, il irait si gentiment avec le mien. Dis, veux-tu ? Ah ! la bonne fille !

Dorothy fit joyeusement ce second sacrifice. "Bah ! un de plus ou un de moins !" pensa-t-elle.

Le cortège passa. Quand la voiture du Roi fut arrivée à la porte d'Agnès, celle-ci s'avança, et avec une profonde révérence tendit le bouquet à Sa Majesté, qui l'en remercia par un doux sourire et un baiser.

Dorothy vit tout cela de l'intérieur de la maison, et se sentit le cœur bien gros.

Comme le royal équipage traversait la ville au milieu des oriflammes claquant au vent et des acclamations du peuple, il rencontra à l'angle d'une rue une autre procession, bien mélancolique et bien humble celle-là, composée tout simplement de

deux hommes portant un petit cercueil sur lequel gisait une gerbe de lis fanés, d'une veuve sanglotant avec un maigre et vilain petit chien à sa suite.

Quel contraste entre les deux cortèges !

Le carrosse du souverain s'arrêta, et le royal couple adressa à la pauvre mère quelques paroles de sympathie.

—Oh ! s'écria la malheureuse. Il vaut bien mieux pour ma petite Janie qu'elle soit morte. La terre n'avait rien de beau pour elle. Tout ce qu'elle eut de joie ici-bas lui vint de ces fleurs qui s'en vont avec elles, après avoir adouci son agonie. Bénie soit la main qui les lui apporta !

Les deux processions se remirent en marche, et la Reine soupira tandis que son regard allait des lis affaîssés sur le drap mortuaire au bouquet enrubanné qu'elle tenait à la main.

Et elle fit tout haut cette réflexion : "Combien plus utiles que celles-ci furent ces pauvres lis qui consolèrent la petite morte !"

Lettres d'Ambassadrices et Souvenirs de Grandes Dames.

(Suite.)

Le frère cadet de ce premier duc de Sutherland, lord Granville Gower, naquit en 1773, et choisit pour femme Harriet Cavendish, seconde fille du cinquième duc de Devonshire et de cette adorable Georgiana Spencer, dont le charme et la beauté furent célébrés par toute l'Europe. Lady Harriet l'aimait avec idolâtrie. Lors de leur première séparation, elle lui écrivait : "Je n'ai jamais su complètement ce que je ressentais pour vous, jusqu'au moment où je vous ai quittée ; et quand je pense au bonheur de revoir votre cher visage, d'entendre votre voix bien-aimée, je suis presque folle de joie. Je suis sûre, que vous seule pouvez inspirer ce que j'éprouve pour vous ; c'est un enthousiasme, une admiration qui pour tout autre serait ridicule, mais qu'il serait contre nature de vous refuser."

Dans une autre lettre écrite peu avant la mort de cette mère tant chérie, la jeune fille lui disait : "Vous seriez fatiguée de mes répétitions sans fin si je vous disais combien je souhaite constamment d'être près de vous. Il faudrait que je devinsse bien différente de ce que je suis, pour pouvoir me sentir digne de vous appartenir ; mais si vous aimez et vous admirez, non seulement comme la plus indulgente des mères, mais comme supérieure à tout être humain que j'aie jamais rencontré, suffit pour mériter ce bonheur, vous ne pourriez guère trouver quelqu'un qui en fût aussi digne."

Cette affection si profonde fut brisée par la mort

en 1800, avant la majorité de lady Harriet. La maison de son père ne pouvait être pour celle-ci le refuge le plus désirable ; le duc n'avait pas toujours respecté le foyer conjugal du vivant de sa femme, et la jeune fille devait redouter certaines influences ; son frère, qui fut ce sixième duc de Devonshire si magnifique, si brillant et si sympathique, n'avait alors que seize ans ; sa grand-mère maternelle, la duchesse douairière Spencer, lui inspirait plus de respect que d'affection ; dans sa détresse de cœur, lady Harriet trouva un doux refuge auprès de sa sœur aînée Charlotte, mariée à lord Morpeth, plus tard comte de Carlisle. Cette aimable femme fut une jeune mère pour sa sœur, jusqu'au jour où celle-ci épousa, en 1809, lord Granville Leveson Gower.

La tendresse réciproque des deux sœurs, mêlée, chez lady Granville, d'une reconnaissance presque filiale, fut une des grandes douceurs de leur vie, et ajoute beaucoup à l'intérêt avec lequel le lecteur les suit toutes deux aujourd'hui, dans les lettres de lady Granville. Elle ne sait comment exprimer les sentiments dont son cœur est plein pour cette amie des années difficiles, pour cette "plus chère des chères sœurs" ; sans cesse elle y revient, et sans cesse elle trouve des mots charmants pour lui faire bien comprendre la place qu'elle tient dans sa vie ; elle va jusqu'à la mettre sur le même rang que son mari, et c'est tout dire, car jamais tendresse conjugale ne fut plus profonde et plus naïve : "Je vous aime, vous et Granville, de tout

mon cœur, mais en égoïste, parce que je sens que vous êtes indispensables à mon bonheur, et que sans vous deux ma vie serait vide."

La belle duchesse Georgiana avait oublié de transmettre sa beauté à ses filles (elle reparut dans leurs enfants), mais toutes deux étaient gracieuses, spirituelles, distinguées, et possédaient ce charme si apprécié en France, et qui fit le succès de lady Granville ambassadrice. Charles Greville, son parent, a dit d'elle, dans ses *Mémoires* : "Lady Granville a beaucoup d'amour naturel, des sentiments profonds, de l'enthousiasme, de la délicatesse, de l'élégance, du bon goût, une naïveté qui évite l'affectation et une bonhomie qui s'étend à tous ceux qui l'entourent."

De cette heureuse union, le même a dit (et l'on en peut croire son esprit assez volontiers sceptique) : "Ce fut une union dont la félicité dépassa la mesure ordinaire du bonheur humain ; toujours harmonieuse, elle conserva une fraîcheur, une vivacité de sentiment et d'affection qui fut le plus grand des bonheurs accordés à lord Granville pendant sa carrière prospère."

De leur résidence à la campagne, il écrivait : "Rien ne peut dépasser l'agrément de la vie que nous avons menée à Tixall. Tout le monde était content, parce que chacun faisait ce qui lui plaisait, et parce que le ton de la société était gai, simple et très intelligent." Le cercle était en effet très choisi, comprenait les hommes politiques les plus éminents, les beaux esprits du jour, et des femmes charmantes, au premier rang desquelles brillait lady Harrowby, la sœur de lord Granville, que Greville déclarait supérieure à toute autre, réunissant à l'esprit le plus masculin la tendresse la plus féminine.

C'est faire l'éloge des deux belles-sœurs de dire qu'une estime et une affection réciproques les unirent étroitement.

Parmi les convives qu'elle reçoit, on rencontre, en 1811, chez elle et chez ses amis, *Monsieur*, le duc de Berri, M. de Puységur, le baron de Rolle, et divers autres Français. "Nous sommes au sein des Monseigneurs ; *Monsieur* oublie que nous avons franchi la vingtième année et joue à cache-cache, etc., avec lady Stafford et moi. Le laid petit duc de Berri nous attaque tous. Ah ! que c'est vilain ! Mais, fi donc ! C'est abominable ! Veut-on que je mange cela ? Veut-on que je fasse ceci ? Puységur est très agréable, et le baron, débarrassé de la baronne, absolument scandaleux d'animation et de liberté..."

"En revanche, le duc de Berri est intelligent et chante bien, mais il est difficile à vivre, et éprouve lady Stafford par ses plaintes. Ce matin, à déjeuner, les œufs étaient abominables : 'Ma foi,' madame, mesdames, vos poules ne s'acquittent pas bien de leur devoir...' Je vou-

drais que vous nous vissiez en ce moment : lady Stafford travaille, Puységur est un peu trop dévoué aux dames, M. Vernon s'est placé commodément pour voir tout ce que j'écris. Mon mari est à Stone. Ils trouvent tous que mon affection pour lui est une bonne plaisanterie, juste comme si j'étais amourachée de quelque vieux Français priseur de tabac ; ils crient s'ils nous voient ensemble, et prétendent que je bats les buissons pour lui quand il chasse ! Que le bon Dieu les bénisse ! Leurs seuls héros de romans sont des barons de Rolle et des ducs de Castries !" D'un autre château, lady Granville écrit : "*Monsieur* et le duc de Berri ont dû subir une contrainte mortelle à Trentham. Ils ressemblent maintenant à des oiseaux hors de la cage... *Monsieur*, le cher, l'excellent homme, n'aime pas qu'on l'embarrasse avec du persiflage, et ici il peut crier à pleins poumons, si bon lui semble. Le duc de Berri chante délicieusement des duos et des trios d'opéra avec lady Harrowby et la jolie Suzanne... Le baron vient de me suivre dans toute la maison pour me prouver que la baronne et lui ne sont pas amoureux l'un de l'autre : 'Nous nous convenons, voyez-vous. Je vais de mon côté, elle va du sien ; je reste avec mes anciennes amies ; elle demeure avec les siennes. C'est ce qu'il y a de raisonnable ; voilà ce que c'est de se comporter !' Moi, je ne comprends pas pourquoi, avec cette sympathie dans les goûts, l'idée leur est jamais venue de changer les deux en un."

On voit que les premières impressions produites sur lady Granville par des Français ne furent pas des plus favorables. Au reste, elle juge aussi sévèrement ses compatriotes, et comme elle a le don d'esquisser en quelques traits une figure ou un caractère, la galerie de portraits que contiennent ses lettres est aussi précieuse que variée. Citons au hasard celui de Byron, en 1812 : "Lord Byron est toujours sur un piédestal, et Caroline William lui rend hommage... Il est agréable, mais je n'éprouve aucun désir d'augmenter l'intimité. Sa physionomie est belle au repos, mais dès qu'elle s'anime, elle devient soupçonneuse, méchante et par conséquent antipathique. Ses manières sont ou remarquablement gracieuses et conciliatrices, avec une nuance d'affectation, ou irritables et impérieuses, et alors, je le crains, parfaitement naturelles."

En même temps qu'elle juge son prochain, lady Granville se juge elle-même, et cette étude de son *moi*, en révélant une conscience scrupuleuse, une âme préoccupée de son perfectionnement moral, inspire une estime sincère pour son caractère. Dès 1812, elle écrit à sa sœur : "Je désire vous voir plus que je ne saurais le dire. Je vous aime certainement *mieux* ; peut-être ayant secoué la léthargie d'une vie absolument indolente et inac-

tive, tous mes sentiments et toutes mes jouissances sont devenues plus énergiques..." Un peu plus tard, en 1815 : " Je progresse, sœur chérie, du moins je l'espère. Je crois que le temps et le bonheur doivent adoucir les angles, enseigner l'indulgence et faire honte de l'égoïsme."

Plus l'existence de lady Granville devint remplie et surchargée de devoirs, et plus ce travail sur elle-même prit d'importance à ses yeux.

Pendant les quinze années qui suivirent son mariage, elle ne fit que trois courts voyages sur le continent, en 1814, 1815 et 1817.

En 1817, Paris est encore déserté par beaucoup de Français ; ceux qui se montrent déconcertent absolument les étrangers qui ont connu l'ancien régime. Nous retrouvons " M^{me} de Staël mourante, mais toujours agissante et donnant à dîner. Elle a près d'elle sa fille, la duchesse de Broglie, très maigre et très jolie, et une immense Anglaise à l'air terrible. M^{me} de Staël est très éloquente en parlant de la maladie et de la mort, très absurde en parlant de l'amitié à propos de miss..., qui la porte comme un enfant. C'est une preuve de dévouement facile, car miss... est un grenadier en jupons, et M^{me} de Staël ne pèse plus rien."

La plume de la future ambassadrice est, à ce moment, trempée dans un petit filet de vinaigre. Paris lui paraît " déplorablement inférieur à l'Angleterre, et il lui serait très indifférent de n'y jamais revenir," la société lui déplaît, tout le monde lui semble ridicule, depuis le roi et la duchesse de Berri jusqu'au dernier de leurs courtisans. Les *ultras* sont violents et maladroits. M^{me} de Broglie, qu'elle aimera tant un jour, " est belle, mais elle fait des tirades dans le genre de sa mère, et sa tête n'est pas assez forte pour tant de besogne." Marmont a la figure d'un traître ; M^{mes} de Broglie, de Greffulhe et de Girardin passent leur soirée à se complimenter et à rire de leurs petits bons mots, les hommes discutent pendant ce temps-là si une couronne de bluets naturels va bien à la duchesse de Broglie.

Sir Charles Stuart, l'ambassadeur, ne joue que le second rôle sous Wellington, et fréquente beaucoup les foyers ; mais si sa femme le trouve bon, personne n'a rien à y voir, et, d'ailleurs, il est peut-être mauvais sujet *par air* ; M^{me} la maréchale Moreau, la nouvelle passion de Pozzo di Borgo, porte les demi-toilettes les plus recherchées et parle à l'heure, sans s'arrêter une seconde ; la princesse Pauline Borghèse, que tout le monde admire, la fatigue et l'ennuie ; la vanité du prince de Rohan est une vraie comédie ; il chante presque aussi bien qu'il le croit, et c'est tout dire ! Enfin, chacun a son mot à l'emporte-pièce ; mais bien que lady Granville ne nous ait jamais beaucoup aimés. en *bloc*, elle revint en dé-

tail sur beaucoup de ses jugements, et, avec le temps, se montra plus juste et plus bienveillante.

En 1824, lord Granville fut nommé ambassadeur à la Haye ; c'était un acheminement vers Paris. Il emmenait ses deux filles, dont l'aînée fut la jolie et vertueuse comtesse Rivers, et la cadette, cette sainte lady Georgiana Fullerton, dont M^{me} Craven a écrit la biographie et dont les jolis romans sont restés célèbres. Sa mère disait d'elle, en 1814 : " Georgy est une absurde enfant, mais je l'adore. Elle m'aime passionnément, est très caressante et si jolie et si bonne que je ne m'inquiète pas du manque d'intelligence !"

Ce jugement a dû faire sourire plus d'une fois lady Granville. De ses trois fils, l'aîné fut l'homme d'Etat qui a joué un rôle important en Angleterre ; le second mourut d'un accident à dix-sept ans ; le troisième, l'honorable F. Leveson Gower, survit seul, et vient de publier la correspondance que nous analysons.

Lady Granville se rendit en Hollande par le nord de la France et la Belgique. Elle fut frappée de la prospérité nouvelle de la France, du contraste avec les années d'invasion. La Hollande lui plut avec sa vie simple, sa bonhomie, ses habitudes patriarcales et tranquilles en dehors des grandes occasions officielles, ce qui lui permettait de se consacrer bien davantage à sa jeune famille, et lui faisait préférer de beaucoup la vie de la Haye à celle de Londres. Elle a esquissé dans ses lettres, sur son séjour dans ce bon pays, une série de jolis tableaux de genre qui font penser à ses *maîtres* peintres et les expliquent ; c'est bien la même inspiration, et ce qu'il y a de germanique dans la nature anglo-saxonne devait aider lady Granville à bien apprécier son nouveau milieu. Elle eut donc quelques regrets en le quittant, mais cette fois Paris l'attirait, et elle eut été bien désolée " de ne pas le revoir."

Aussitôt arrivée dans la belle résidence du faubourg Saint-Honoré qui la ravit, elle fut saisie dans l'engrenage de mille obligations souvent agréables, souvent aussi le contraire, et toujours fatigantes. D'abord, la toilette ! " Un trousseau complet. Dieu sauve ma poche ! M^{me} Herbault dans une chambre, M^{me} Guerise dans l'autre. Il en résulte que je suis déjà une demi-élégante." Quelques-uns de ses devoirs lui semblent difficiles avec sa nature : éviter trop d'intimité, ne pas montrer ses préférences, témoigner à tous une politesse qui éloigne plus qu'elle n'attire, voilà qui ne lui sourit guère. Mais elle a toute la bonne volonté de bien faire. Elle avoue de bonne grâce qu'elle a beaucoup à apprendre de sa devancière. " On ne lui a peut-être pas dit en dix ans aussi souvent qu'on me l'a déjà déclaré : Vous êtes charmante, remplie de grâce et d'esprit (je n'ai pas le temps d'être modeste), mais aurai-je,

au bout d'autant d'années, la bonne opinion de chacun au même degré? Nous verrons." La réputation de lady Granville ne perdit rien avec le temps, mais nous ne croyons pas qu'elle passa jamais pour aimer la France et les Français.

La première impression qu'elle fit voir à sa sœur n'eut certes rien de flatteur pour nous. "Ma chère, les Français sont..., comment dirai-je?... ce que je n'aime pas. C'est le terme le plus compréhensif. Ils se montrent maintenant à moi sous leur meilleur jour; ils sont extrêmement polis et prévenants, mais il y a un fonds de mauvaise éducation, d'insolence et de prétention qui se fait jour à travers toutes leurs physionomies, leurs manières et leurs attentions. Ils sont tous factices, et si j'étais jeune, désœuvrée, si je charchais parmi eux l'intimité et le plaisir, je me perdrais. Heureusement je n'en ferai rien... Je m'enveloppe de politesse, mais je vous assure que j'aspire à une bouffée d'air frais. J'ajoute que je crois le cercle exquis dans lequel ma bonne fortune me fait admettre le pire spécimen de l'espèce. C'est le pendant de... (Ici lady Granville cite une série de noms anglais du très grand monde, ce qui nous semble prouver que Londres ne vaut pas mieux que Paris.) Ils commencent par se croire ce qu'il y a de mieux au monde; il n'y a pas dans leur conversation ce qu'il tiendrait de réflexion dans une coquille de noisette. On me dit que je les charme. Ils m'invitent dans leurs coteries les plus intimes. En un mot, ils me *protègent*, et je m'éloigne de leurs égards, humiliée par leur bonté, oppressée par leur bienveillance." Cela continue longuement sur ce ton, quoique ce juge peu indulgent admette qu'on peut trouver mieux, même à Paris, cite quelques exceptions honorables, et enfin laisse échapper cet aveu: "Il est étrange que leur effet sur moi soit de m'écraser sous la sensation de mon infériorité, quand j'étouffe littéralement du sens de ma supériorité. Quel aveu! Mais ce n'est que pour vous. Le fait est que ces femmes ont un aplomb, un langage, une enveloppe de convenances à laquelle il m'est aussi impossible d'atteindre, qu'il le serait à aucune d'elles de penser pendant cinq minutes comme une Anglaise qui pense et sent profondément." Lady Granville part d'un principe faux et ne peut arriver qu'à une conclusion également fautive. Elle s'obstine à comparer deux catégories d'êtres différents qui existent partout et qu'elle-même vient de nommer en Angleterre.

Si elle est sévère pour autrui, elle n'est pas indulgente envers elle-même; elle trouve que son bon sens est dans un état alarmant, qu'elle est trop souvent influencée par de petites causes, préoccupée de futilités, que son activité et son énergie, sa perte de temps continuelle, ne laissent

aucune trace d'utilité ou de bien réel. Et cependant, elle n'est pas tout à fait mécontente d'elle-même; jamais elle ne s'est tant et si régulièrement occupée de ses enfants, et elle se dit que sa vie mondaine est un devoir et sa toilette une nécessité. Elle lit la Bible et l'annote chaque jour, elle s'efforce d'en saisir l'esprit et y puise un grand réconfort, enfin elle espère avoir gagné beaucoup *en intention*, un peu dans la pratique. Elle explique à sa sœur combien sont lourds les devoirs des ambassadrices, "ces pauvres esclaves de la société," puis, avec une franchise aimable, elle avoue que par moments les avantages dont elle jouit se présentent en foule à son esprit, et qu'elle a envie de faire une belle révérence à sa situation en lui disant: "Je vous demande mille pardons; je suis aussi heureuse que possible." Chaque jour, elle la comprend mieux cette situation, — "elle travaille comme un cheval de labour," et en est récompensée par l'accueil enthousiaste que lui font des visages polis et reconciliés. Tout à coup elle prend la résolution de ne pas laisser passer un jour sans faire quelque chose de particulièrement désagréable, et elle n'a que l'embarras du choix. La position d'une ambassadrice d'Angleterre était encore fort délicate, malgré la faveur personnelle que lady Stuart de Rothesay avait su conquérir. On peut juger du sentiment hostile qui subsistait par ce passage d'une lettre écrite en 1825: "J'ai appris qu'à mon bal, quand les Français s'avançaient pour danser un quadrille, ils s'en détournèrent avec dégoût, s'il y avait des Anglais. Ah! mon Dieu! il y a des Anglaises! Le fait est que le beurre est étalé sur un fonds de haine et de jalousie envers *nous autres*, et que nous y répondons par un degré inutile de hauteur et de froideur. Je ne parle pas pour moi; ils sont vraiment polis en général, et je le suis aussi, mais nous faisons contre fortune bon cœur."

Peu à peu elle se laisse toucher par la bienveillance réelle qu'elle rencontre, et recommande à sa sœur de ne pas répandre ses critiques. Elles a quelques amies charmantes: M^{mes} de Gontaut, Juste de Noailles, de Duras, d'Escars, de Broglie. Cette dernière, "la meilleure personne qu'elle connaisse, et ne ressemblant pas du tout à une Française (toujours le coup de patte!), parfaitement sincère d'esprit et de manière d'être, et dont la beauté et la séduction donnent un charme particulier à sa simplicité si peu mondaine." La louange est d'autant plus flatteuse, que la duchesse de Broglie est parmi les jeunes, qui lui plaisent bien moins que leurs aînées. "Elles manquent de naturel, elles font des phrases, se font pour rire une petite guerre de mots, se querellent et se complimentent amicalement. On se sent persuadé qu'elles préparent un jour ce qu'elles diront le lendemain; bref, quand elles veulent être

supérieures, je mets une sorte d'orgueil à être stupide." Ceci devait lui être difficile.

On n'a pas plus d'esprit et un esprit plus pénétrant ni mieux servi par une langue exquise. Les mots abondent fins, brillants, inattendus, et après les plus jolis : "Je vous jette cela en passant, dit-elle, ne le ramassez pas si cela ne vous plaît pas." En vérité, elle mérite ce que lui écrivait une amie française : "Que de grâce ne mettez-vous pas à tout ce que vous faites, à tout ce que vous pensez, à tout ce que vous devinez même !" Et ces épanchements sans restriction dans le cœur et dans l'oreille de cette sœur, qui est son guide et sa conscience, révèlent une nature féminine des plus intéressantes. Que de jolies anecdotes et de charmants croquis ! Comment choisir ? Voici M^{me} Augereau qui va épouser M. de Saint Aldegonde ; c'est un délicieux pastel à la plume. Voici M^{me} Apponyi "pleurant de vraies larmes brûlantes, parce qu'elle ne peut pas ouvrir son cœur comme à Rome, et dont la manie est d'adorer et d'être adorée ; ceci vient de sa nature vraiment douce et aimante ; elle a le cœur vraiment brisé parce que les Français ne l'aiment pas et qu'elle ne peut pas les aimer. Son erreur est de confondre la diplomatie avec le sentiment, et de croire qu'on va se précipiter dans ses bras pour ses beaux yeux." Quelqu'un la compare à la princesse de Lieven, et prétend que ce sont deux animaux de la même espèce. "Du tout, répond M^{me} Alfred de Noailles ; ce n'est pas la même classe ; l'une mangera l'autre et fera un mauvais repas." On voit Lieven broyant les os de la douce Apponyi.

À côté de toute cette chronique mondaine se trouvent des pages qui témoignent d'une parfaite intelligence des affaires et des événements politiques. Entre deux comptes-rendus d'opéra, on rencontre ces lignes datées de novembre 1827 : "Les choses sont dans un état étrange ici. Reste à voir si Villèle aura le courage de faire face à l'orage et si les ministres s'assureront une majorité dans la Chambre ; s'il y avait quelqu'un de prêt pour le remplacer, quelqu'un à qui la France pût dire : quand il sortira, entrez, tout serait dit pour lui ; mais il n'en est rien, et il sera sauvé parce qu'il n'y a pas de remplaçant !"

Les sentiments exprimés par lady Granville à la mort de Canning et le jugement qu'elle porte sur l'illustre homme d'État, sont une belle page d'histoire honorable pour celle qui l'a écrite comme pour celui qui l'a méritée. On sait que le duc de Wellington succéda comme premier ministre à Canning ; lorsque, l'année suivante, les partisans des idées de ce dernier se retirèrent sous la conduite de M. Huskisson, lord Granville donna sa démission d'ambassadeur, et lord Stuart de Rothesay revint à Paris. À son tour, il céda de nouveau la place à son prédécesseur en 1830, quand lord

Grey devint premier ministre, et jusqu'en 1840, à l'exception de quelques semaines pendant la première administration de sir Robert Peel, lord Granville garda sa haute situation à Paris.

VII

La correspondance de lady Granville ne renferme aucun détail sur la révolution de 1830. À son retour, elle trouve la nouvelle dynastie établie et la nouvelle société très divisée ; mais Paris, malgré les retraites, les absences, les bouderies et les résistances, est toujours Paris : les Anglais affluent et les Français renaissent chaque jour de leurs cendres. Les uns restent, les autres s'en vont, le bon peuple de Paris pile l'archevêché en février 1831, et beaucoup d'esprits sont au noir. M^{me} Apponyi est désespérée de la profanation et du scandale.

Lady Granville assiste à une séance de la Chambre des députés. "Odilon Barrot parle remarquablement bien ; il a une belle physionomie déterminée, une belle voix, une attitude autoritaire sous une enveloppe vulgaire. Benjamin Delessert a l'air d'un fermier anglais très grand et très gros. La Fayette a, par excellence, les façons, le ton, la voix de la bonne compagnie, s'appuie sur le bord de la tribune et parle aux députés comme nous dirions : "Etiez-vous à l'Opéra hier soir, monsieur un tel ?" Sébastiani a très bien parlé, sa voix est claire comme un son de cloche, et la solennité de ses manières ne fait pas mal pour une attitude ministérielle. Les compliments à l'Angleterre ont été exprimés avec force et chaleur. On a discuté la loi électorale avec la véhémence et la pétulance enfantine qui préside encore à leurs débats. Ils courent, ils sonnent, il se chamaillent, ils s'injurient, et s'il vous plaît d'assister à cette scène, venez vous asseoir dans une charmante tribune où l'on est aussi parfaitement confortable que dans une loge à l'Opéra."

"Quelle résurrection de toute une époque ! Quel défilé de tous les noms dont la jeunesse de ceux d'aujourd'hui a été bercée ! Auguste de Morny né Hortense, un charmant dandy, domestiqué chez les Flahaut ; Walewski, sans éclat, poli, ayant l'air d'étudier ses lauriers sans en être le moins du monde enivré. Vous croyez peut-être qu'il est très beau ? Non, ma chère ; c'est un grand garçon pâle, sans animation, mais il est à la mode, et l'étoile de Cradock pâlit devant la sienne." Un passage entre mille : "Je reviens de la réception de Casimir Périer. Le salon était encombré. Beaucoup d'ultras ; ils considèrent son élévation au ministère comme un triomphe sur l'extrême gauche, dont La Fayette et Odilon Barrot sont les chefs." Supprimons ces deux noms (qui, par parenthèse, seraient bien réactionnaires aujourd'hui).

d'hui), et nous pouvons nous croire en juillet 1894 !

Les sentiments de lady Granville pour la famille d'Orléans sont sympathiques ; pour la reine Marie-Amélie, elle a un culte ; "elle est adorable et adorée ; elle a plus de calme et de dignité que tous les autres, et je n'ai jamais vu personne, déclare l'ambassadrice, qui inspire à ce point la conviction que son secours vient d'En Haut. Elle est parfaite en tout, et le roi est beaucoup plus sage que Solomon."

La paix qui avait régné entre la France et l'Angleterre, depuis bien des années, faillit être troublée en 1840, par la question d'Egypte et de Syrie. Lady Granville ne s'est pas étendue sur ces événements autant qu'on aurait pu s'y attendre, car son mari joua le rôle le plus actif pendant ces jours difficiles, et contribua, par ses efforts et son habileté, à éviter une guerre que tout le monde redoutait. Les inquiétudes et le travail incessant de cette période troublée amenèrent, quelques

mois après, une crise de santé qui faillit être fatale. Il ne se remit que partiellement, et quitta son ambassade à l'automne de 1841, lorsque les élections générales ramenèrent les tories au pouvoir. Des séjours dans notre Midi, en Italie et à Brighton l'aiderent à vivre jusqu'en 1846. Lady Granville le perdit au moment où elle reprenait espoir. Elle lui survécut pendant quinze années, qu'elle passa dans la retraite, ne voyant guère que sa nombreuse famille. Son frère, le duc de Devonshire, lui avait laissé sa délicieuse résidence de Chiswick, près Londres ; c'est là qu'elle s'éteignit en 1862, laissant derrière elle, aux riches, un brillant, aimable et sympathique souvenir, et, aux pauvres, le regret d'avoir perdu la plus généreuse bienfaitrice. La publication de ses lettres confirme sa réputation d'esprit, et ajoute à tant d'autres un précieux chapitre d'histoire intime.

Marie Dronsart.

La Saison Artistique.

La saison artistique touche à sa fin. Elle a été particulièrement brillante cette année, et pour ceux qui fréquentent assidûment les salles de concert, il est clair qu'il y a un sensible développement du goût artistique dans notre ville. On apprend de plus en plus à apprécier les belles choses, et les artistes de valeur—dans la musique au moins—sont à peu près sûrs maintenant de voir leurs efforts récompensés par la faveur du public. Un des plus éclatants succès de la saison a été celui des concerts d'après-midi de la *Symphony Orchestra* dont M. le Professeur Couture est le directeur. On y a donné des extraits des chefs-d'œuvre de maîtres, et toujours fort bien exécutés. A chaque audition le public s'est rendu en foule, et s'est montré amateur expert du régal délicat qu'on lui offrait. Le dernier concert de cette société a eu lieu le 22 mars dernier. Le principal numéro du programme fut l'Ouverture de Tannhauser, que la *Symphony* a interprétée avec toute la précision et l'émotion que demande cette rêverie exquise.

La dernière réunion de l'*Association Artistique* a eu lieu également le 22 mars au soir, dans ce salon coquet et confortable de la salle des *Young Men*, où les douces rêveries évoquées par le chant ému des violons se déroulent à l'aise. Ces soirées ont un charmant caractère d'intimité. L'auditoire semble écouter avec recueillement, et le silence y est religieusement observé. Les pas des employés ou des retardataires ne s'y entendent même pas, étouffés qu'ils sont par le tapis discret. Malheureusement—qu'est-ce que je dis, donc—heureusement, plutôt, ce salon devient trop petit pour les

fidèles admirateurs de M. Prume et de ses compagnons. Je pense bien que l'année prochaine on sera forcé de changer de local. C'est justement à l'un des concerts de l'*Association Artistique* que nous avons entendu, il y a quelque temps, la jeune violoniste, Melle Lapalme. On sait que cette artiste vient d'obtenir le premier prix à l'Académie de Musique de Montréal, et que cette récompense lui donne droit à trois ans de séjour à Londres au Collège Royal de Musique. Voilà une faveur méritée. Melle Lapalme a un talent exquis, et nous ne doutons pas qu'elle ne devienne une de nos célébrités. C'est une élève de M. Prume, qui a hérité du *coup d'archet* du maître. Elle joue déjà avec un sentiment de grande artiste. Que sera-ce donc quand, par l'étude et l'expérience, son talent aura atteint son plein développement ?

Il n'est pas inutile de rappeler que cet encouragement généreux à l'une de nos compatriotes vient de nos amis les anglais. Cette bourse accordée tous les trois ans à un jeune artiste canadien est une fondation de Sir Donald Smith et Lord Mount-Stephen.

De même, la *Société Artistique* qui reçoit cordialement les œuvres de nos jeunes peintres canadiens-français à son Exposition, chaque printemps, est une institution absolument anglaise. Et l'on pourra se rendre compte que les commandes qu'apporte à nos peintres cette réclame gratuite ne leur viennent pas que de l'élément français.

Il y a dans ces faits de quoi, sinon faire rougir, du moins stimuler le zèle des capitalistes appartenant à notre nationalité.

«Qu'est-ce que cet "Amateur Club" qui a donné au mois de mars toute une semaine de représentations très lucratives à l'Académie de Musique? Sont-ce là des artistes qui s'amuse? Et à quoi destinent ils les belles recettes réalisées? ou, ne sont-ce que des postulants à la carrière théâtrale s'exerçant au métier?

Notre ignorance est complète sur tous ces points. Aussi bien sont-ils d'importance secondaire. La question artistique doit seule nous occuper ici, et c'est la valeur du spectacle offert par le "*Montréal Amateur Club*" au public que nous voulons discuter.

Serait-ce la facilité de la musique et la simplicité de la mise en scène qui ont déterminé le choix d'*Iolanthe* de Sir Arthur Sullivan par les amateurs? C'est possible, mais en tous cas le choix n'est pas heureux.

A vrai dire, il n'y a qu'un mot anglais pour traduire l'impression qui se dégage du drame, de la musique, de l'interprétation de l'ensemble de la représentation: *Dull*. Cette musique simpliste, monotone, se bornant modestement aux notes moyennes, sans saillies ni éclat, vous fait un drôle d'effet. C'est comme si l'on avalait sans répit et pendant longtemps quelque chose de fade et d'asséchant pour le gosier. Une soif vous vient enfin, qui grandit sans cesse, de quelque motif guilleret, d'un petit temps de valse, d'un air qui vous réveille, de n'importe quoi, enfin, ressemblant à un élan, à du brio,—toutes choses inconnues du génie anglo-saxon.

C'est peut-être pour obvier à ce manque de vie que les auteurs imposent à tous leurs personnages une danse épidémique, qui, dans leur œuvre morne, représente le mouvement.

Mais cette agitation musculaire ne supplée à rien, et il est plutôt grotesque de voir tout le monde, depuis le jeune premier jusqu'au dernier choriste, pris d'un sautiller contagieux. La *prima donna* entre en dansant, l'amoureux aussi; le *lord chancellor*, à perruque blanche, gambade comme un cabri; la basse se dandine en mesure; le baryton saute à en perdre le souffle; toute la chambre des pairs s'agite éperdument, et la sentinelle anglaise, qui veille aux portes du parlement, raide dans sa guérite, se laisse elle-même gagner par le rigodon universel. Il n'y a que la Reine des fées qui se tienne tranquille. Pour celle-là il faut faire une autre exception. Mlle Burdette qui jouait le personnage de la reine a une superbe voix de contralto, qu'elle sait conduire avec un art parfait. Ce rôle à lui seul valait toute la représentation, et nous n'avons que des félicitations à adresser à celle qui le remplit.

Quant à la jeune première, sa voix était, de toutes celles entendues ce soir là, la moins bonne. Le timbre est jeune et frais, mais faible et man-

quant de justesse. Les notes hautes surtout ne sont jamais attaquées franchement. Son jeu au reste était insupportable. J'aime les bergères moins minaudières, et sachant faire de plus jolies moues. Le jeune premier avait une voix suffisante, mais il était lui aussi *dull*, comme les chœurs noyés par le bruit de l'orchestre.

Il faut cependant faire compliment au directeur, M. Couture, de l'ensemble des chœurs et de la manière dont ses musiciens ont nuancé les mélodies un peu ternes du compositeur anglais.

En somme, pour des amateurs, le mérite est grand et le succès très convenable. Si certains détails trahissaient cette qualité d'amateurs, comme, par exemple, les têtes curieuses et les moitiés de personnages, aperçus dans le fond du décor ou entre les portants, comme aussi les défaillances de mémoire du *Lord Chancellor*—la bonne organisation et la régularité des manœuvres avaient de quoi surprendre.

Les décors exécutés pour la circonstance étaient fort beaux. Très jolie aussi l'apparition des fées blanches et vaporeuses dans le paysage baigné de clair de lune.

Iolanthe a fait salle comble toute la semaine.

«Le *Women's Club*, le *Morning Musicale* et le *Women's Art Association* sont autant de sociétés dont les séances régulières durant tout l'hiver ont été fort suivies. Ayant eu l'honneur d'être invité à quelques-unes de leurs séances, auxquelles on s'occupe des choses de l'art et où l'on discute avec esprit et talent les questions littéraires, ou sociales, nous en sommes revenu charmé.

Toutes ses institutions sont prospères, et font honneur aux femmes intelligentes qui les composent.

«Le concert de Mme Heinberg, avec le concours de l'Association Artistique, le 18 de ce mois, a été un véritable succès et une fête pour les dilettanti. Melles Dugas, les meilleures élèves de cet excellent professeur, qui ont pris part au concert, font honneur à sa méthode.

«La première audition de la Société Chorale Ste Cécile, qui a eu lieu le 17, nous a paru très intéressante. Il y a parmi les sociétaires des voix charmantes et des talents de premier ordre qui ne demandent qu'une étude sérieuse. M. Saucier, le directeur, pour commencer possède une voix admirable, qu'il manie avec un goût parfait.

Ce qui manque à quelques-uns des jeunes artistes si bien doués, je le répète, ce n'est que la méthode, la science, qui donnera à leur talent toute son envergure.

La Société Ste Cécile s'est assuré le concours de Melle Cartier comme pianiste. Voilà encore un élément de succès.

Météore.

"LA COMPAGNIE DE PIANOS PRATTE"

La Compagnie de Pianos Pratte au capital de \$200,000, ayant son siège social à Montréal, vient d'être constituée officiellement par lettres patentes. La nouvelle compagnie absorbe les intérêts de la maison L. E. N. Pratte, et continue les opérations de cette maison en même temps qu'elle apporte un appoint considérable de capital qui permettra de placer un plus grand nombre d'instruments de musique sur le marché. La compagnie compte deux noms de la haute finance parmi les directeurs, MM. Alph. Desjardins, sénateur, et Joël Leduc. M. L. E. N. Pratte en est le directeur gérant. Le surintendant de la section de fabrication des pianos est M. Antonio Pratte, qui a attaché son nom à plusieurs améliorations très importantes dans le mécanisme des pianos. En outre de son établissement du No. 1676 rue Notre-Dame, à Montréal, que tout le public canadien connaît depuis nombre d'années, la Compagnie de Pianos Pratte possède deux autres établissements : le premier à Huntingdon, où elle va maintenant fabriquer ses instruments avec le concours d'ouvriers du premier ordre; le second, à St. Faustin, où se fait la coupe des bois destinés à sa manufacture.

C'est un progrès qu'il fait bon de constater et qui est tout à l'honneur de l'industrie nationale; il a été provoqué par la demande sans cesse croissante du piano "Pratte" et par la nécessité d'y faire face. Aujourd'hui, avec des moyens plus grands à sa disposition, et un personnel sur lequel il a raison de compter, le directeur gérant de la compagnie peut mieux et plus promptement fournir au public les excellents instruments qui portent sa marque. Le piano "Pratte" est devenu le favori des artistes et des premières familles du pays, où l'on s'occupe de bonne musique, et est destiné à occuper la première place parmi les meilleurs pianos importés.

A part des pianos "Pratte", la compagnie se propose aussi de garder un assortiment plus considérable encore que par le passé de pianos d'autres manufactures ainsi que d'orgues de salon et d'église.

Nous sommes heureux de constater les progrès de cette industrie canadienne, et nous lui souhaitons tout le succès qu'elle mérite.

Sirop de Terebenthine du Dr. Laviolette

Guérit très vite les Rhumes, Toux, Croup, Coqueluche. Toujours sans danger et agréable au goût. En vente partout. Propriétaire :

J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

232 et 234 Rue St-Paul, - MONTREAL.

A. C. Lachance

PROFESSEUR DE

Mandoline, Guitare,
Banjo et Bandola.

325 RUE DORCHESTER.

CURE D'EAU.

Comme purgatif ou laxatif prenez les **Pilules Kneipp** dont l'action est efficace et hygiénique, **50c la boîte.**

Dépôt général à la Pharmacie Lanctôt, 299½ rue St. Laurent.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épiciér.